



La chronique
de Lise Bissonnette Page B 3
Médias Page B 3
Cinéma Page B 4
Vitrine de la vidéo Page B 5
Vitrine du disque Page B 7
Jazz et blues Page B 7
Disques classiques Page B 8
Musique classique Page B 9
Arts visuels Page B 10
Grille télé du week-end Page B 12
Agenda culturel Page B 13
Formes Page B 14

THÉÂTRE



Sorcière bien-aimée

La Sorcière de Laertnom, au Musée Pointe-à-Callière

STÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

Comme le journalisme, le théâtre peut parfois être l'art d'arriver en retard, mais le plus tôt possible. L'Halloween a beau être morte et enterrée, tous les bonbons mangés et les costumes rangés. Le père Noël a remplacé Batman, les monstres et les fées dans les vitrines et les publicités. N'empêche, le Musée Pointe-à-Callière a tout de même décidé de présenter cette semaine *La Sorcière de Laertnom*, un spectacle de théâtre écrit et mis en scène par Michel Monty.

Il s'agit en fait d'une commande très précise sur le thème de la sorcellerie en Nouvelle-France au XVII^e siècle, passée par le Musée d'histoire et d'archéologie de Montréal au jeune créateur. La première était lancée hier, dans le sous-sol de l'établissement du Vieux-Montréal, et le spectacle sera à nouveau présenté ce soir, à 20h et 21h30, puis trois autres soirs seulement, de jeudi à samedi prochain.

Monty s'est attelé à la tâche en se documentant sur le phénomène — il a notamment consulté le classique sur la sorcellerie en Nouvelle-France de l'ethnologue Robert-Lionel Séguin. Finalement, il a accouché d'une fiction «pour le grand public, les adolescents et leurs parents».

Persécution

L'auteur a imaginé un village québécois déserté pendant le long hiver de 1671 par ses hommes partis guerroyer contre les Iroquois. Les femmes, restées seules avec leurs enfants et le curé, décident alors de vraiment créer un «nouveau monde». La petite révolution est menée par Mathurine de Fontenay, une Fille du Roy partie de La Rochelle en 1667 et mariée au colon Henri Brunelle: les champs sont mis en commun; l'éducation des enfants est revue, corrigée, libéralisée; de pacifiques et profitables relations sont établies avec les Amérindiens; même le curé, une «espèce d'illuminé» participe allégrement à cette réorganisation vaguement «socialiste» avant la lettre.

En rentrant de leur expédition, les hommes, menés cette fois par Brunelle, décident de remettre leur domaine en l'état et accusent donc la Fontenay de sorcellerie, pour s'en débarrasser. Ce qui cadre parfaitement avec l'histoire de la répression des idées et des pratiques jugées déviantes: l'assujettissement fut d'abord organisé par l'Eglise, puis très rapidement, après le Moyen Âge, par l'Etat et le pouvoir séculier, qui surent tirer profit de cette terreur planifiée. Les «sorcières» n'ont existé que dans la tête des inquisiteurs. Mathurine elle-même n'a pas de balai, pas de grimoire, pas de chat noir.

VOIR PAGE B 2: LAERTNOM

LES ARTS



Pascale Bussièr incarnait Blanche dans la série télévisée du même nom, réalisée par Charles Binamé. Blanche était la suite des Filles de Caleb, une autre série télé d'un réalisateur de cinéma, Jean Beaudin.



Déambuler d'un long métrage à une série télé, tel est le sort qui échoit à un grand nombre de nos cinéastes. On vit mal du septième art au Québec. Et la boulimique télé assure le pain, le beurre et la continuité. Elle assure aussi un contact avec le public, devenu si rare en salle devant son cinéma national.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Il est loin le temps où les cinéastes avaient l'impression de vendre leur âme en tâtant de la télévision. De plus en plus de réalisateurs de films trouvent l'essentiel de leur gagne-pain au petit écran, auquel ils apportent d'ailleurs une approche filmique. «Dans une petite société comme le Québec, combien de réalisateurs peuvent vivre uniquement du septième art?», demandent en chœur Charles Binamé, Jean-Claude Labrecque, Jean Beaudin et Alain Chartrand. Ils le demandent mais ne crachent pas dans la soupe télé pour autant. C'est là qu'ils trouvent l'occa-

sion d'exercer leur métier, de garder la main. «Mieux vaut accumuler des heures de vol», explique Binamé. Ça garde alerte.

Alors que le public se montre si friand des séries télé nationales, le septième art a du mal à rejoindre un auditoire digne de ce nom sur les grands écrans. À la crise du cinéma correspond une nouvelle manière de percevoir le métier de réalisateur. Les frontières apparaissent de plus en plus diffuses entre petit et grand écran, et les institutions témoignent de ce flottement.

L'Association québécoise des réalisateurs, il

Le cinéma coûte cher et touche peu de gens; la télé, elle, rejoint les masses. Sont-ils voués à se faire vivre l'un l'autre?

Le grand et le PETIT

y a sept ans, ne regroupait que les artisans du film; en ouvrant ses portes aux réalisateurs de télévision, elle a modifié sa dynamique. Seulement la moitié des membres travaillent aujourd'hui dans le cinéma, ce qui n'empêche pas ces derniers de venir jouer dans les terres de la télévision.

À l'Office national du film (ONF), les films sont désormais montés sur support vidéo plutôt que film et mettent plein cap sur le marché de l'image à la maison. Même l'orthodoxe Cinéma québécois affiche désormais son volet télé. L'Institut national de l'image et du son (INIS), inauguré il y a deux ans, en entreprenant de former des réalisateurs, a choisi de dispenser à la fois un enseignement télé et cinéma. «Plus un réalisateur possède de cordes à son arc, plus il a de chances de survivre», affirme Michel Langlois, de l'INIS. On n'y échappe pas.

VOIR PAGE B 2: RÉALISATEURS

La Salle des loisirs
où qui ne rit pas, ne vit pas!

théâtre d'aujourd'hui
LE CŒUR DE LA CRÉATION QUÉBÉCOISE

RÉSERVATIONS 282-3900

LES ARTS

LAERTNOM Spectacle à petit budget

SUITE DE LA PAGE B 1

«J'ai décidé de défendre un point de vue politique: à mon sens, l'histoire de la sorcellerie, c'est celle de la persécution des femmes, de tout ce qu'il y a de féminin, ne serait-ce que par le nombre des victimes, qui ne comptaient qu'un homme sur cinq», explique l'auteur-metteur en scène, joint plus tôt cette semaine à la Licorne, où il figlait également son texte pour la dernière édition des *Contes urbains*, qui prendra l'affiche à cet endroit le 25 novembre. Pour cette autre commande, Monty a concocté une histoire qui se déroule après le dix-huitième (sic) référendum sur la souveraineté du Québec. Un autre genre de torture et de persécution... «J'ai essayé de respecter le contexte historique, sans vouloir faire une leçon d'histoire et surtout sans vouloir faire un spectacle didactique», poursuit-il en parlant de *La Sorcière de Laertnom*.

Œuvre au noir

Cela dit, Monty a décidé de laisser au public le soin de trancher entre les différentes positions, chacune ayant ses raisons et ses motivations. «Pendant le procès de Mathurine, on fait sentir que ses supporters comme ses ennemis ca-

chent certaines choses, dit-il. C'est donc aux spectateurs de se transformer en jury.» Par contre, si les vilains décident de la condamner, on n'allumera pas de bûcher. La pièce se termine sur l'annonce du résultat du vote, un point c'est tout. Abracadabra, rentrez-chez vous.

Ce spectacle à petit budget utilise le décor naturel du Musée, ses murs de pierres apparentes, ses vestiges du passé, son complexe parcours labyrinthique. C'est une œuvre au noir, présentée dans le sous-sol, hors du circuit officiel des salles de théâtre. «Le public se déplace d'une station à l'autre — il y en a six au total — jusqu'au procès, explique encore le metteur en scène. Le contact est très, très direct avec le public, et le canevas de la pièce permet en plus des plages d'improvisation.» Le metteur d'œuvre a donc fait appel à des comédiens capables de travailler dans ces conditions: Réal Bossé, Isabelle Brouillette, Michel Cardin, Guillaume Chouinard, Suzanne Lemoine et Frédéric Teysier.

Il faut quand même répéter: pourquoi avoir attendu après l'Halloween pour présenter ce spectacle sur un thème de circonstance? «Franchement, je ne le sais pas, avoue Michel Monty. Mais le théâtre n'est pas obligé de parler des sorcières le 31 octobre, à ce que je sache...» Le journal non plus...

SUR SCÈNE

L'AHURISSANT VERTIGE DE MONSIEUR MAELSTRÖM

Tableau grand-guignolesque d'un vieillard foutu, cette production satirique du Théâtre Harpagon table d'abord et avant tout sur des comédiens de bon calibre. Normand Carrière, excellent en moribond exalté et immature, Sylvain Marcel qui campe un secrétaire fidèle impayable, Igor Ovadis dont le talent ne vous permettra plus bientôt de venir l'applaudir dans de si petits spectacles, Chantal Dumoulin, colorée ou sobre, selon qu'elle fait la pute ou la fille vertueuse. Autrement, la scénographie, les costumes de même que les éclairages sont soignés. Et comme le tout est mené tambour battant, on oublie les quelques longueurs du texte de Claude Paiement, qui signe aussi la mise en scène. A la Veillée, jusqu'au 23 novembre.

Hervé Guay

THE ORPHAN MUSES

Traduction très juste de Linda Gaboriau pour cette œuvre de Michel Marc Bouchard que Jackie Maxwell a mise en scène avec respect et maturité. Il est assez rare de voir des textes francophones montés au Centaur. Celui-ci nous fait oublier rapidement qu'il est joué en anglais. Maxwell est arrivée à créer une atmosphère qui nous permet d'entrer de plain-pied dans le drame de la famille de Luc, le jeune écrivain qui revient dans son petit village perdu du Lac-Saint-Jean. La scénographie nous rappelle avec à-propos que les frontières entre le dehors et le dedans, entre la vérité et le mensonge, sont bien fragiles. Au Centaur Theatre

Solange Lévesque

LE NOMBRIL DU MONDE

Acteur et improvisateur, metteur en scène et auteur, Yves Desgagnés a puisé dans son expérience et sa connaissance de l'envers du décor pour écrire cette pièce où s'épanouissent à foison les grandes et petites histoires qui animent les coulisses d'un théâtre: rivalités plus ou moins subtiles, zèle et excitation, trac, joies et peines exacerbées. Sans prévenir, la mère du jeune premier débarque, au grand désespoir de ce dernier et pour le plaisir de tous. Parmi les 14 comédiens qui s'en donnent à cœur joie dans cette distribution, Rita Lafontaine se montre digne des plus grandes comiques dans le rôle de la mère. A la Compagnie Jean Duceppe jusqu'au 6 décembre.

S. L.

LA SALLE DES LOISIRS

Ce premier texte pour public adulte de Reynald Robinson (plus connu comme comédien et auteur jeune public) met en scène une famille avec beau-frère qui se retrouve autour du cercueil de papa, dans une salle des loisirs transformée pour les besoins de la cause en salon mortuaire. Deux autres personnages viendront troubler ces retrouvailles tragicomiques. La mise en scène de Claude Poissant crée l'atmosphère qu'il faut pour que l'absurde puisse se produire, et l'histoire des sœurs Brigitte et Agathe, qui n'en manque pas, suffirait à nous occuper. Une tentative d'assassinat agitée d'un suicide, en dernière partie de la pièce, c'est un peu beau-coup. Au Théâtre d'Aujourd'hui jusqu'au 28 novembre.

S. L.

LA MAISON AMÉRIQUE

Ce drame inqualifiable du Gallois Edward Thomas se révèle certes l'une des belles surprises de l'automne. Dans une mise en scène en forme de mise à sac d'une famille modeste, Martin Faucher insufflé à ce texte une vivacité et une démesure qui font plaisir à voir. Même la parfois trop sage Louise Turcot nous prouve de quel bois elle se chauffe dans ce spectacle à des kilomètres de l'esthétisme de bon aloi. D'ailleurs, tous les comédiens se surpassent dans cette petite production où une tribu apprend à ses dépens ce qu'il en coûte de ne pas assumer de manière responsable son identité. Supplémentaire à La Licorne le 15 novembre.

H. G.

DÉCADENCE

L'heure est au théâtre britannique et le Quat'Sous n'y échappe pas, qui présente *Décadence* de Steven Berkoff. Un auteur qui mise sur un langage ordurier et des métaphores osées pour dénoncer la vulgarité de la haute bourgeoisie britannique et de ceux qui l'imitent. En fait, il n'est question que de fric et de sexe dans *Décadence*, qui donne la vedette à Jean-Louis Millette et, surtout, à Monique Miller dont c'est sans contredit l'un des grands rôles au théâtre. A la mise en scène, on ne sent pas Serge Denoncourt aussi à l'aise que d'habitude. Il propose du reste une finale mièvre à cette pièce coup de poing. Bref, une production qui demeure un peu trop dans les limites de la bienséance si l'on excepte Monique Miller dont la prestation vaut à elle seule le déplacement. Au Quat'Sous jusqu'au 29 novembre.

H. G.



Roy Dupuis et Marina Orsini

SOURCE SRC

RÉALISATEURS

La cuisine et les extérieurs

SUITE DE LA PAGE B 1

Tandis qu'en France, encore berceau pur et dur de la cinéphilie, cinémathèques, écoles de cinéma et festivals demeurent généralement des chasses gardées du septième art et craignent comme la peste l'infiltration de la télévision dans leurs rangs, au Québec, à l'instar de tous les pays où la cinématographie est de faible volume (la Grande-Bretagne, par exemple), petit et grand écrans valent de concert. «Et pourquoi créer de telles frontières?», demande Beaudin. Après tout, Le Décalogue de Kieślowski et Scènes de la vie conjugale de Bergman ont été tournés pour la télé.

Paradoxalement, alors qu'en Europe les chaînes télé s'impliquent bien davantage dans le financement des films, ici, à l'étape des gros sous, le petit écran se fait tirer l'oreille. Rien n'est simple.

À Téléfilm, l'enveloppe long métrage est d'environ 34 millions de dollars, trois fois moins que le budget dévolu à la production télé (gonflé par le Fonds Sheila Coppins). Il y a cinq ans, ce ratio n'était que de deux pour un en faveur de la télé. Le fossé s'accroît. Ces dernières années,

l'offensive rentabilité s'est traduite par un afflux d'argent dans la cagnotte du petit écran. Un film qui va chercher 500 000 \$ de recettes aux guichets (70 000 entrées environ) est considéré comme un succès au Québec. Une cote d'écoute d'un million dans une télé-série équivaut à un échec.

«C'est tellement décourageant, côté distribution du film, mieux vaut aller pour un moment voir ailleurs. La télé nous assure une continuité au Québec, quand celui qui fait un long métrage à tous les quatre ans a déjà de la chance», précise Jean-Claude Labrecque.

Tant Jean Beaudin que Jean-Claude Labrecque ou Jean-Claude Lord ont vu plusieurs de leurs projets de film refusés par les institutions ces dernières années. «Ce ne sont pas les cinéastes, ce sont les institutions qui ont abandonné le cinéma», estime Jean Beaudin. Le brillant cinéaste de *J. A. Martin* photographie n'a pas tourné au cinéma depuis *Being At Home With Claude*, en 1991. Du moins se prépare-t-il à faire un retour au septième art avec l'adaptation prochaine d'*Homme invisible à la fenêtre* de Monique Proulx.

Les cinéastes qui vont vers la télé

reviennent tôt ou tard à leurs anciennes amours. Mais Charles Binamé est l'un des seuls par les temps qui courent à alterner régulièrement longs métrages et télé-séries. «À la télé, l'image est moins importante qu'au cinéma», précise Jean Beaudin. Au cinéma se retrouve une qualité de silence absente ailleurs. Travailler pour le petit écran signifie accepter d'être coupé par les commerciaux. On réalise en réalité des dramatiques de sept à huit minutes entre les pauses. Il y a beaucoup de choses déplaisantes à la télé, mais c'est un média accessible. Pour Alain Chartrand, dont la série *Papazazzi* roule en ce moment, cette communication avec le grand public est capitale. «On peut rejoindre les gens, les faire réfléchir.» L'impact, tout est là.

Il faut dire que la plupart des cinéastes qui tâtent de la télé se dirigent vers la crème de ses productions: la série lourde. Celle-ci est tournée sur support film avec une seule caméra, force scènes extérieures. Le téléroman, de son côté, se fait généralement en studio, avec trois caméras. Deux techniques, deux approches, l'une nourrissant l'autre.

Le vrai renouvellement de la télé par des cinéastes de métier date de la fin des années 80, avec *Lance et compte*, réalisé par Jean-Claude Lord dans un registre moderne et rythmé. La série *Les Filles de Caleb*, dirigée par Jean Beaudin, renouvelait le genre de la production d'époque au début des années 90, prouvant qu'une approche cinématographique de qualité pouvait revampier le petit écran en lui insufflant de l'air neuf, que les images, les éclairages de film donnaient un souffle, une grâce, une pulsion à la télévision. Les *Blanche*, *Omerta* et compagnie devaient suivre les tendances nouvelles.

En fait, les perdants de l'histoire sont les réalisateurs télé, qui voient les productions les plus prestigieuses du petit écran leur échapper régulièrement au profit des cinéastes. Aux premiers, les téléromans de cuisine. Aux seconds, les beaux extérieurs des séries lourdes.

Par ailleurs, l'importance des scénaristes est beaucoup plus forte au petit qu'au grand écran. Surtout quand les auteurs sont des stars comme Réjean Tremblay et Fabienne Larouche. «Les réalisateurs de télé ont moins de poids que ceux de cinéma», tranche Alain Chartrand.

Mais tous s'entendent à dire qu'à l'ère des grandes séries de prestige tend à succéder celle des budgets moindres, d'une vitesse de tournage accrue. Charles Binamé trouve que huit jours de tournage par épisode pour sa *Marguerite Volant*, à raison de trois scènes par jour, sur fond de costumes et décors d'époque avec des chevaux qui refusent toute docilité, c'est bien peu. Pour son film *Vivre!* qu'il vient de finir, il a disposé de deux fois plus de temps qu'au petit écran. «Quand je tourne pour des séries, je fais de l'administration d'obstacles», soupire-t-il.

Personne n'a envie de renoncer à la télévision pour autant. C'est dans ce champ-là qu'un cinéaste garde la main sans se rouiller. N'empêche que les réalisateurs interviewés sont unanimes à déclarer que s'ils pouvaient se consacrer au cinéma à temps plein, ils le feraient avec joie.

OMNIBUS
20 ans de mimeLa saison
d'Omnibus
1997-98
L'acte et le verbe

Si la Joconde avait des jambes
décembre 97
du Théâtre du Mouvement
(France)

Tandis que j'agonise
mars 98
pièce de mime
de Jean Asselin,
d'après le roman
de William Faulkner

La baronne
et la truie.
juin 98

mise en lecture
de Francine Alepin,
Denise Boulanger et
Jean Boilard,
texte de Michael Mackenzie,
traduction de Paul Lefebvre

La femme française
juin 98

mise en lecture
de Jean Asselin
et Marie Lefebvre,
d'après l'œuvre
romanesque
de Louis Aragon

50 \$ et ça vous appartient!
Adhérer au mime,
c'est s'investir
dans l'art.

Informations : 521-4191



de Michael Mackenzie
mise en scène et traduction de
Jean Asselin

Le PRÉCEPTEUR

avec Francine Alepin - Jean Asselin - Jean Boilard
Jacques E. Le Blanc - Marie Lefebvre - Charles Préfontaine
scénographie Anick La Bissonnière costumes François Barbeau
musique Yves Daoust éclairages André Naud

8 500 SPECTATEURS UNANIMES !

La mise en scène, servie par des mimes acteurs d'un égal charisme, traite avec la plus haute rigueur l'humaine inconstance. Une réussite esthétique de premier ordre qui proclame la diversité et la richesse d'inspiration du théâtre québécois. *Le Soleil*

Le triomphe du verbe et de la chair. Un spectacle remarquable. Une des plus belles créations d'Omnibus. *La Presse*

Mise en scène d'une admirable netteté stylistique. Une pièce piquante à souhait. *Le Devoir*

Dans la manière dont on y resserre les liens du rire et du tragique, on trouvera une grande leçon de théâtre. *Spirale*

Une création à l'ironie décapante. Une mise en scène d'une rare efficacité. Magnifique scénographie. Très accessible, cette production réunit le savoir-faire des créateurs de la compagnie. *Voir*

Le plaisir du jeu se fait sarcastique et séducteur. Du théâtre tout en nuances et en intelligence. *CIBL*

The staging is a work of art. *CBO Morning* Asselin creates moves as fresh and suggestive as the script. A striking production. *The Gazette*

One of the most thoughtful and literate Canadian plays. *The Globe and Mail*

et vous ?

du 19 au 29 novembre, mercredi au samedi, 20h

espace libre
Réservations : 521-4191
1945, rue Fullum

« Ce n'est pas le jour de leur mort qu'il faut pleurer les gens mais le jour de leur naissance, car après il est trop tard. »
Maka Kotto

COMBAT DE NÈGRE ET DE CHIENS
De Bernard-Marie KOLTÈS Mise en scène de Brigitte HAENTJENS

Avec DENIS BERNARD ANNE-MARIE CADIEUX
PIERRE COLLIN MKA KOTTO

Et les concepteurs STÉPHANE ROY LYSE BÉDARD
GUY SIMARD MICHEL F. CÔTÉ ANGELO BARSETTI
Assistance à la mise en scène et régie MICHEL RIOUX

DU 11 NOVEMBRE AU 6 DÉCEMBRE
TNM THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE
84, rue Sainte-Catherine Ouest
RÉSERVATIONS : 866-8668 790-1790

ARTS

En gaillardise

Le comptoir des «lycéens» de Joliette, des cégépiens jumelés par Internet à leurs collègues du lycée-collège d'Arsonval, était aussi fréquenté que celui de chacun des «goncourables» qui calmaient leurs nerfs, à un week-end du grand jour, auprès des quelque 100 000 visiteurs de la célèbre Foire du livre de Brive-la-Gaillarde. Parmi ces fascinés du Québec, l'une chantait dans une chorale qui s'était justement produite à Joliette, un autre avait enseigné à Matane et en conservait un souvenir ému, un autre encore rentrait ébloui de nos Laurentides et de nos feuilles d'automne, et la majorité rêvait de prendre l'air, vaste et pur, de cette Amérique française qu'ils appellent encore, pour la plupart, le Canada. Outre démontrer leur maestria technologique, nos lycéens vendaient, et fort bien, et en fort nombre, des ouvrages publiés par leurs professeurs, notamment les recueils de poésie qui trouvaient preneurs pour la «découverte». J'ai goûté dans ce kiosque des instants d'amitié instantanée aussi émouvants que la fraternité du fameux train qui amène à Brive, au foie gras et au champagne, sa cohorte de 300 écrivains en quête d'oubli de leur quotidien, trop souvent une jungle.

L'engouement croissant des Français pour le Québec, ses chevreuils, ses baleines et même ses neiges nous trouve souvent agacés. Nous avons l'impression d'être renvoyés à Maria Chapdelaine ou aux Pays d'en haut, de faire figure de cousins pittoresques, bien «braves» et bien gentils parce que la modernité ne les a pas encore gâchés. En somme, l'envers positif du cliché d'attardés dont nous affublent les journaux canadiens. Mais les Français pourraient nous adresser un reproche équivalent. Quand nous pen-

sions à la France en touristes, la tour Eiffel le dispute au charme indicible de la moindre vieille pierre de la plus petite église romane perdue au fond d'un bled oublié par les siècles, nous traquons le bistrot authentique ou l'accent de Fernandel, et la silhouette futuriste de l'arche de la Défense n'est pas plus à notre programme que les rendez-vous dans les cybercafés. Notre trop-plein d'espace contre leur trop-plein d'histoire, voilà ce que nous échangeons en nous moquant plus ou moins gentiment de nos enthousiasmes et naïvetés un brin dépassés.

Rentrant, je trouve dans le journal le compte rendu d'une foire professionnelle, en France, où nos voyageurs surfent sur ces aspirations des Français sans s'embarrasser des décoder. J'apprends que la Mauricie, notamment, est désormais assez bien outillée en auberges pour tenter de gruger la part du Saguenay-Lac-Saint-Jean, pionnier de la filière française amoureuse de la «pleine nature», et que Laval, toute banlieue qu'elle soit, entend offrir ici son hospitalité payante et là le charme de ses «bayous» (le parc de la Rivière-des-Mille-Îles). Au train où vont les choses, chaque région et sous-région du Québec se sera bientôt inventé un produit touristique d'appellation «nature» contrôlée. Et quand ce sera fait, la concurrence deviendra féroce et les pouvoirs d'attraction pourraient bien faiblir.

C'est ce qu'a compris depuis longtemps la petite ville de Brive-la-Gaillarde, agglomération de 50 000 habitants, dont le charme est indéniable tout en se comparant à celui de tant de communes de France. Des vieilles pierres, il y en a de superbes et de restaurées à tous les pas de toutes les rues et ruelles qui s'entrelacent autour de

l'église Saint-Martin, avec son baptistère du XI^e siècle, ou du Collège des doctrinaires qui abrite l'hôtel de ville, ou de la maison Treilhard, où naquit le rédacteur de leur Code civil, donc par parenté du nôtre. Et du pittoresque, il n'en manque pas, Brive étant le foyer des plus importantes colonies de chauve-souris de France, de l'ancien ermitage de Saint-Antoine, d'une foire aux oignons et d'un marché, dit Georges-Brassens, qui immortalisa en chanson, où l'on peut tout acheter, du voilage au confit de canard en passant par de la porcelaine, au son du parler occitan. Mais si on connaît Brive-la-Gaillarde dans toute la Francophonie, aujourd'hui, c'est parce qu'elle a réussi à ancrer sa réputation gastronomique et son histoire dans la modernité, avec cette Foire du livre qui, chaque novembre, fait débarquer la France littéraire et quelques cousins en francophonie dans la halle annexe du marché où, dans une folle cohue, grands noms et débutants rencontrent côte à côte le lecteur. La foire en était en 1997 à sa seizième édition et ce qui paraissait fou et démesuré, au début, est devenu normal et attendu.

Nombreuses sont les villes, au Québec, qui osent désormais ce double pari de nature et de culture, seul capable d'assurer la récurrence de l'intérêt à leur égard.

Du Festival de musique d'Orford, pionnier, à la Biennale internationale de la miniature de Ville-Marie, qui grandit rapidement, les manifestations culturelles internationales de qualité s'implantent avec succès hors de Montréal et de Québec et donnent à leurs villes-hôtes une personnalité qui les distingue du lot. Pensons au Festival international de musique de Lanaudière (Joliette), au Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue (Rouyn-Noranda), au Festival international de musique actuelle de Victoriaville, au Symposium de nou-

velle peinture du Canada (Baie-Saint-Paul), au Symposium en arts visuels de l'Abitibi-Témiscamingue (Amos), au Carrousel international du film de Rimouski, au Festival international du domaine Forget (Saint-Irénée), au Festival international de la poésie de Trois-Rivières, et j'en oublie sans doute. Qui n'envie, aujourd'hui, l'animation et l'engouement que suscite le Festival mondial de folklore de Drummondville, qui fut si ignoré ou ridiculisé à ses débuts et qui joue aujourd'hui à guichets fermés en plus d'être un des rares symboles populaires de fraternité entre les peuples? Et c'est le maire de Trois-Rivières, plutôt que d'une grande agglomération, qui préside l'organisme Les arts et la ville, dont les assises récentes exploraient le développement culturel urbain.

Ces événements reçoivent certes de l'aide gouvernementale, toujours plus ou moins menacée, mais ils ont surtout en commun de reposer sur le bénévolat de la communauté et, sauf exceptions, de l'engagement des élus municipaux, des valeureux qui ont du «local» une conception peu frileuse. Ainsi peuvent-ils affirmer au monde que leurs grands espaces sont peuplés de gens du siècle, et que notre courte histoire n'est pas figée. J'y songeais en voyant le maire de Brive, Bernard Murat, et quasiment toute son équipe municipale, hanter les lieux pendant trois jours, hôtes et lecteurs. Il m'a dit que la Ville dépensait plus de quatre millions de francs (un million de dollars) pour recevoir la foire et les écrivains, entièrement pris en charge. Beaucoup de sous, pour une commune de cette taille. Mais en retour elle reçoit, estime-t-il, quelque 16 millions de francs en retombées de toutes sortes. De quoi convaincre de moins visionnaires de s'intéresser au culturel, et de chercher le secret de la gaillardise, qui est d'abord une hardiesse.

MÉDIAS

Le virage «culture» de Télé-Québec

Plusieurs samedis de suite consacrés au théâtre, une série sur les métiers de la scène qui s'en vient: Télé-Québec a décidé cet automne de résolument inscrire son nouveau virage culturel sous le signe du théâtre.

PAUL CAUCHON
LE DEVOIR

«L'importance accordée au théâtre s'inscrit dans notre virage culturel», explique Claire Chalouh, directeur du secteur culturel. Nous jouons le rôle qu'on attend que nous jouions.»

Et une entente signée avec Radio-Canada permettra aux deux chaînes respectives de produire et de diffuser pas moins de 18 pièces de théâtre pendant les trois prochaines années.

«A nous deux», explique Jean Salvy, des émissions dramatiques de Radio-Canada, nous retrouvons vraiment l'esprit de ce que Radio-Canada faisait en théâtre à la fin des années 60 et au début des années 70.»

Chaîne à la recherche de son identité et aux cotes d'écoute chancelantes, Télé-Québec semble avoir décidé de véritablement assumer son rôle culturel. Sa soirée du samedi, qui consacre sa plus grande part au théâtre cet automne, se veut une réelle solution de rechange au sacro-saint hockey et aux films américains.

Télé-Québec présentait en octobre un documentaire en deux parties (d'un samedi à l'autre) sur l'histoire du théâtre québécois. Et il y a deux semaines, elle offrait un fort intéressant portrait de Robert Lepage.

La semaine dernière, Télé-Québec diffusait l'adaptation télévisuelle de la pièce de Lepage, *Les Sept Branches de la rivière Ota*.

Dans ce dernier cas, comme la pièce originale dure plus de sept heures, il fallait plutôt parler d'une sorte de survol, de morceaux choisis qui donnaient une idée générale de l'univers de Lepage. La pièce avait été adaptée par Lepage lui-même en compagnie du jeune réalisateur Francis Leclerc.

Ce soir, Télé-Québec propose l'adaptation de *Duo pour une soliste*, la pièce du Britannique Tom Kempinski qui avait remporté un bon succès au Café de la Place il y a une dizaine d'années avec Louise Marleau et Benoît Girard.

Cette pièce, inspirée de la vie de la violoncelliste Jacqueline du Pré, met en scène une violoniste virtuose (Louise Marleau), atteinte de sclérose en plaques, qui décide de consulter un psychiatre (Benoît Girard) pour explo-

rer ses angoisses: angoisses de ne plus jouer, de ne plus être la compagne idéale pour son mari compositeur-vedette, de ne plus être l'amante...

Ce face-à-face poignant a été réalisé par la cinéaste Mireille Dansereau, sur une mise en scène de Jean Salvy adaptée par Henri Barras. L'équipe a retranché quelque 45 minutes de la pièce originale, et la production a été tournée en neuf jours dans une magnifique maison de Westmount.

Télé-Québec compte beaucoup sur cette production pour se faire connaître encore plus dans le «crénneau théâtral»: *Duo pour une soliste* a été proposée à la vente à plusieurs chaînes de télévision, dont Arte, avec qui des négociations semblent entreprendre.

Nostalgie

Mais il y a plus: samedi prochain, Télé-Québec offrira également, toujours le samedi soir, un gros morceau: l'adaptation télévisuelle de

Maîtres anciens de Thomas Bernhard, une réalisation du cinéaste Olivier Asselin sur une mise en scène de Denis Marleau (c'est avec cette pièce que Marleau s'était fait connaître au Festival d'Avignon).

Pixcom produit ces deux dernières pièces, et les responsables de cette maison de production travaillent actuellement avec

Télé-Québec à une adaptation de *Traces d'étoiles* pour l'année prochaine, une pièce de Cyndi Lou Johnson avec Luc Picard et Sylvie Drapeau.

Pixcom avait également produit pour Télé-Québec deux pièces présentées en reprise cet automne, *Marius et Fanny* (présentée en septembre) et *Célimène et le Cardinal*, qui sera présentée le 29 novembre.

«Plusieurs ont la nostalgie du Théâtre Alcan des années 60 à Radio-Canada», explique Daniel Harvey, de Pixcom, mais on sait bien qu'une simple captation de pièce devant des spectateurs n'a plus d'intérêt. La captation pose également plusieurs problèmes techniques, dans la façon de filmer, dans le dosage sonore. L'intérêt, c'est de créer une œuvre télévisuelle véritable.»

Tant Télé-Québec que Radio-Canada cherchent donc maintenant à créer de véritables œuvres télévisuelles, où des cinéastes sont invités à retravailler la pièce pour se l'approprier.

La production d'une pièce comme *Duo pour une soliste* peut coûter entre 350 000 et 450 000 \$, ce qui est peu compte tenu du fait qu'une heure de télé-série dramatique peut atteindre de 800 000 \$ à un million de dollars.

Claire Chalouh voit dans ces présentations une confirmation du nouveau mandat de Télé-Québec. «Avec de telles présentations, nous pouvons enrichir la mémoire collective de notre culture théâtrale. Ces adaptations circulent dans le milieu éducatif. Et le besoin de conserver les œuvres théâtrales est d'autant plus fort que la Cinéma-thèque québécoise s'est maintenant dotée d'un mandat de conservation en matière de télévision.»

Cet automne théâtral se poursuit le vendredi 28 novembre, au moment où Télé-Québec commencera à diffuser *Théâtre en jeu*, une série de cinq émissions consacrées aux différents métiers du théâtre, soit les auteurs, les directeurs, les metteurs en scène, les «métiers» (éclairagistes, costumiers, décorateurs) et les acteurs.

A Radio-Canada, on a toujours tenu, bon an mal an, à présenter trois ou quatre adaptations théâtrales.

Mais Jean Salvy convient que l'entente avec Télé-Québec permet de passer à une vitesse supérieure.

Car cette entente prévoit que Radio-Canada diffusera en reprise, au printemps ou à l'automne 1998, les pièces actuellement présentées à Télé-Québec, tandis que Télé-Québec présentera aussi en deuxième diffusion les trois primeurs théâtrales de Radio-Canada.

Radio-Canada diffusera évidemment les pièces dans sa case horaire éprouvée des *Beaux Dimanches*.

Radio-Canada a terminé la production de trois œuvres: *Tikka l'oise*, nouveau titre pour *L'Histoire de l'oise* de Michel Marc Bouchard, *Le Tartuffe* de Molière, récemment présenté au TNM (avec Gabriel Arcand dans le rôle-titre) et dont Lorraine Pintal signe la réalisation cinématographique, ainsi que *Le Temps d'une vie* de Roland Lepage, où René-Richard Cyr agit également comme cinéaste.

Radio-Canada travaille actuellement à préparer le tournage d'une autre pièce, *Le Pays dans la gorge* de Simon Fortin.

Et c'est sans parler d'un concours de scénarios pour jeunes auteurs, qui verra la production de trois autres pièces ne faisant toutefois pas partie de l'entente avec Télé-Québec.



Louise Marleau

SOURCE TÉLÉ-QUÉBEC



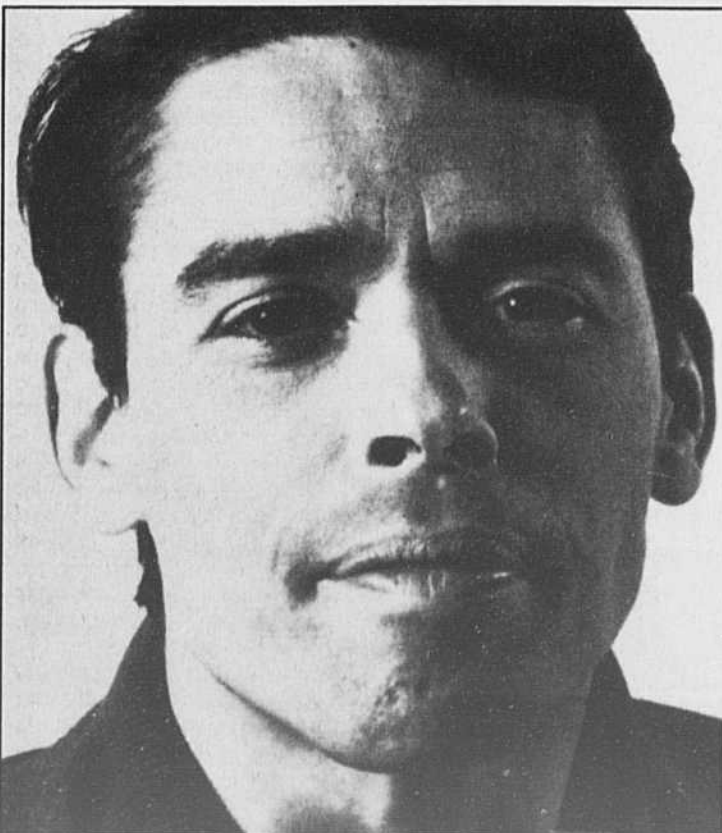
Venez nous faire une scène!

Date limite d'inscription
[15 février 1998]

Ecole nationale de théâtre du Canada
5030, rue Saint-Denis
Montréal (Québec)
H2J 2L8 (514) 842-7954
courriel électronique: info@ent-nts.com
site Web: www.ent-nts.com

LES AUDITIONS DE L'ÉCOLE NATIONALE DE THÉÂTRE

Interprétation
Scénographie
Production
Écriture dramatique



Brel revit à Québec

Après Les remparts de Varsovie, les remparts du Vieux-Québec. Luce Dufault, Philippe Lafontaine et Pierrot Fournier nous font revivre Brel dans un vibrant bouquet d'immortelles. Une grande émotion soutenue par l'Orchestre symphonique du Festival, sous la direction de Gilles Bellemare.

Un temps fort du Festival international d'été de Québec, édition 1997.

QUÉBEC SALUE BREL
CE SOIR 19 H 30

TV5

CHANGEZ
de Monde

Un gros thriller hollywoodien de plus

Une machine huilée avec efficacité sur un rythme effréné

THE JACKAL

Réal: Michael Caton-Jones. Scénario: Chuck Parker d'après le scénario de *The Day of the Jackal* de Kenneth Ross. Avec Bruce Willis, Richard Gere, Sidney Poitier, Diane Venora, Mathilda May. Image: Karl Walter Lindenlaub. Musique: Carter Burwell.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

La principale vertu que trouvera le public québécois à ce *Jackal* réside dans le fait qu'une partie de l'action se situe à Montréal. Or comment ne pas s'intéresser à la façon dont sa propre ville peut être exploitée dans une superproduction hollywoodienne? Ici la métropole québécoise sera servie à la sauce d'un suspense à l'américaine, images rapides, plongées sur le pont Jacques-Cartier, poursuite à Mirabel, balades endiablées dans les rues avec même un peu de français restitué en fond

sonore à travers un «*tout de suite bonhomme*», lancé par un employé zélé. La couleur locale y est. Pour le reste, *Jackal*, remake du film de 1973, apparaîtra comme un thriller de plus qui captivera surtout les amateurs du genre.

On appréciera quand même Bruce Willis en icône du mal absolu, homosexuel par surcroît, ce qui change la couleur de son personnage, orientation qui fait d'ailleurs rire tant on a du mal à y superposer le mari de Demi Moore.

Mauvais

Le *Jackal* est mauvais, il tue sans remords tout ce qui se met au travers de sa route, ennemi public numéro un, pourchassé sur toute la planète, à la solde des puissances internationales qui lui offrent de farineux contrats d'assassinats. Et comme le *Jackal* se prépare à exterminer une figure politique de la Maison-Blanche, la contre-attaque se prépare. Le directeur du FBI (Sidney Poitier), acquiné avec un

membre des services secrets russes (Diane Venora), et un franc-tireur familial du monstre (Richard Gere), partent en chasse. De Moscou à Helsinki, en passant par Montréal et plusieurs villes américaines, la poursuite prête à sa série de volets internationaux et à une action scandée par les pays couverts. La Française Mathilda May fait d'ailleurs son entrée à Hollywood dans la peau d'une dame rattrapée par son passé.

Le film entre avant tout dans la catégorie duel entre deux hommes d'égale envergure (Richard Gere et Bruce Willis), l'un combattant pour le bien, l'autre pour le mal. On se doute bien d'ailleurs lequel remportera la partie. Meurtres sanglants, cascades de voitures en flamme, moment crucial du suspense devant la Maison-Blanche, face-à-face final des héros dans un métro.

Tous les ingrédients du thriller sont au poste huilés à l'américaine, c'est-à-dire avec efficacité et rythme effréné, sans qu'on puisse parler de performance d'acteurs au sens strict, mais à travers une production misant sur le charme des deux interprètes principaux. En prime: Montréal apparaissant aussi cinématographique que n'importe quelle ville américaine; ce qui laisse présager un bel avenir pour les productions hollywoodiennes en nos terres avec la manne des gros sous en poupe.



Helena Bonham et Linus Roache

En mal d'émotion

WINGS OF THE DOVE

Réal: Iain Softley. Scénario: Hossein Hamini, d'après un roman d'Henry James. Avec Helena Bonham Carter, Linus Roache, Alison Elliott, Charlotte Rampling, Elizabeth McGovern. Image: Eduardo Serra. Musique: Ed Shearmur.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Décidément, les effets de mode sont des herbes qui s'incrument. Il est de bon ton d'adapter à l'écran Henry James tout comme Jane Austen, le premier ayant cette année pris le pas sur la seconde. L'un comme l'autre prétent à des productions d'époque avec costumes et beaux décors ayant la cote auprès du public. De plus, tant Austen que James ont exploré à leur manière les mécanismes complexes du cœur humain, qui invitent à des jeux de figures et à des ramifications de scénario.

Tout est dans la qualité des adaptations, certaines plus fines que d'autres. Si *Wings Of The Dove* mérite notre admiration pour les magnifiques costumes des années 20 qui s'y étalent, le film d'Iain Softley ne passera pas à l'histoire pour la puissance de la galerie de portraits qu'il met en scène.

Ce film paraît en mal d'émotion et de substance. Que nous restera-t-il de cette histoire où les personnages nous glissent des mains? Rien, sinon l'élégance fabriquée de certaines scènes. *The Wings Of The Dove* semblait vouloir s'annoncer comme *Le Patient anglais* de l'année. Il n'en a ni le mystère ni l'envol.

L'intrigue où l'amour, la jalousie, l'intérêt se chevauchent avait pourtant plusieurs éléments-chocs à offrir. *The Wings Of The Dove*, tourné dans les riches et romantiques décors de Londres et Venise, met en scène un couple pauvre et amoureux (Helena Bonham Carter et Linus Roache). Kate est élevée par sa tante (Charlotte Rampling), qui rêve pour elle d'un riche mariage, mais elle en

tretient une liaison avec un jeune journaliste désargenté tout en appréciant les charmes de la haute société où sa copine, la belle et riche Millie, évolue. Et comme la Millie en question (Alison Elliott) tombe amoureuse du cavalier de Kate, cette dernière ourdit le projet diabolique de les unir afin que Millie, une dame aux camélias aux prises avec la tuberculose, lègue à son ami sa fortune avant de trépasser.

C'est au cours d'un voyage du trio à Venise que le jeune homme sera appelé à changer de partenaire pour obéir à sa belle amie. Mais sentiments et raison ne font pas toujours bon ménage.

Le cinéaste s'est donné le pari de moderniser le monde de James, c'est-à-dire de restituer au caractère de Kate toute sa modernité sans juger le personnage. Mais il a mal su broser ses profils. C'est Helena Bonham Carter qui hérite du plus beau rôle, celui de la perdue et passionnée Kate, mais l'émotion n'est pas au rendez-vous du film et son personnage ne gagnera jamais son amplitude. Quant à Linus Roache, il relève ici de la marionnette sans volonté ni caractère. Les motivations véritables de son héros nous échapperont toujours. Alison Elliott, campant l'archétype de la figure romantique en beauté éprise et agonisante, ne semble guère mieux dessinée, silhouette diaphane et pas très fûtée, manipulée par tous.

En fait, aucun personnage n'apparaît très sympathique ni même intéressant. Ni les acteurs, ni leurs répliques n'imposent les rôles en une mise en scène trop molle, trop languissante. Venise, comme décor, sur fond de carnaval et de gondoles glissant sur les canaux, paraît plaquée là pour la couleur romanesque, et certaine scène, où les deux femmes s'effleurent d'une gondole à l'autre parmi la grâce de leurs voiles, est de toute évidence le sel esthétique-érotique venu donner du piquant à la sauce.

Wings Of The Dove ne parvient pas à s'élever au-dessus de sa condition de production historique à vues esthétiques. Le propos, les personnages s'effacent derrière l'appareil des décors et des magnifiques costumes. Et on ne conservera en mémoire que ces derniers.

PAVILLON DES ARTS DE STE-ADÈLE

présente en collaboration avec

BANQUE NATIONALE DU CANADA

Marie Fabi, piano
Marcelle Mallette, violon



ANIMATRICE

Danielle Rainville

A GAGNER
Journée bien-être et beauté
Massage et soins corporels
(514) 845-8455
Tirage le 22 novembre

Samedi 22 novembre à 20 h

Les règlements du concours sont disponibles au Journal de Montréal

Billet: 25\$ (incluant vin & fromage après le concert)

RÉSERVATION: (514) 229-2586

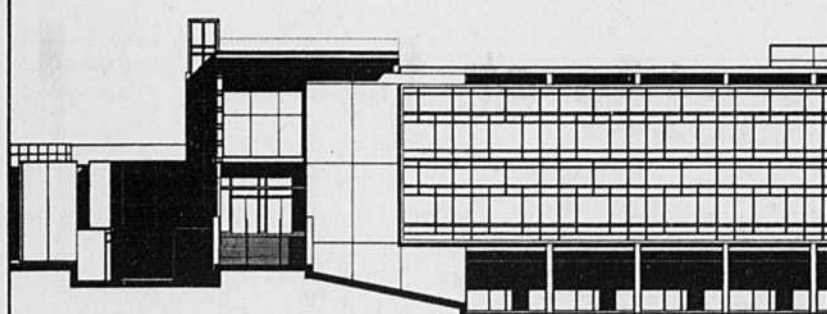
Journal-montreal 1364, chemin Ste-Marguerite (sortie 69 de l'autoroute des Laurentides)

AVIS AUX ARTISTES PROFESSIONNELS EN ARTS VISUELS ET EN MÉTIERS D'ART

Concours national d'intégration des arts à l'architecture

PROJET

PALAIS DE JUSTICE DE SAINT-JÉRÔME



Le ministère de la Culture et des Communications, en collaboration avec la Société immobilière du Québec, annonce la tenue d'un concours national à l'intention des artistes professionnels du domaine des arts visuels et des métiers d'art pour créer une œuvre qui sera intégrée au hall du nouveau bâtiment devant relier le Palais de justice actuel, à l'est, et l'Édifice Athanase-David, à l'ouest.

L'œuvre comprendra deux interventions tridimensionnelles pour les niches situées aux deux extrémités du hall et, entre les deux, une intervention bidimensionnelle, à même le sol.

Le budget est de 106 000 \$ pour la réalisation de l'œuvre d'art et ne comprend aucune taxe.

Un jury retiendra cinq candidatures et les finalistes seront invités à présenter un concept de l'œuvre qu'ils proposent. Une somme de 2 400 \$ sera allouée à la préparation de chacune des propositions.

Conditions d'admission

- Être un artiste professionnel ou une artiste professionnelle travaillant dans le domaine des arts visuels ou des métiers d'art.
- Avoir la citoyenneté canadienne ou le statut d'immigrant reçu et résider au Québec depuis au moins un an.
- Informers le Ministère par écrit, avant le 15 décembre 1997, de son intention de participer au concours.
- Joindre à la lettre d'intention un curriculum vitae et dix diapositives de ses réalisations majeures les plus pertinentes.

Faire parvenir son dossier à:

Ministère de la Culture et des Communications
Secrétariat de l'intégration des arts à l'architecture
225, Grande Allée Est, bloc B, 3^e étage
Québec (Québec) G1R 5G5

Pour renseignements: Marielle Carboneau (418) 643-1678

Gouvernement du Québec
Ministère de la Culture
et des Communications

La Société
immobilière
du Québec

« UNE HISTOIRE SAVOUREUSE... PASSIONNANTE...
HELENA BONHAM CARTER DONNE LA MEILLEURE
PERFORMANCE DE SA CARRIÈRE. »

« UN FILM FANTASTIQUE!
Les ailes de la Colombe confirme la venue
de talents extraordinaires! »

Owen Gleiberman, ENTERTAINMENT WEEKLY

« LA COURSE AUX OSCARS
EST COMMENCÉE! »

Roger Ebert, CHICAGO SUN-TIMES



LES
AILES DE LA COLOMBE
Un film de IAIN SOFTLEY
Vf. de « WINGS OF THE DOVE »

ALLIANCE
MIRAMAX
CINÉPLEX ODEON
COMPLEXE DESJARDINS ★ ★ ★
CINÉPLEX ODEON
BOUCHERVILLE ★ ★ ★
CINÉPLEX ODEON
LAVAL (Galerie) ★
MAISON DU CINÉMA
SHERBROOKE ★

À L'AFFICHE!
VERSION FRANÇAISE
VERSION ORIGINALE ANGLAISE
13 ANS
CINÉPLEX ODEON
FAUBOURG ★ ★ ★
CINÉPLEX ODEON
CAVENISH (Mail) ★ ★ ★
CINÉPLEX ODEON
POINTE-CLAIRE ★ ★ ★

MEILLEUR FILM
MEILLEURE RÉALISATION
SAN SEBASTIAN 1997

Rien ne va plus
avec
Isabelle Huppert
Michel Serrault
Un film de Claude Chabrol

CINÉPLEX ODEON
COMPLEXE DESJARDINS ★ ★ ★
CINÉPLEX ODEON
CENTRE-VILLE ★ ★ ★
CINÉPLEX ODEON
LAVAL (Carrefour) ★ ★ ★
CINÉPLEX ODEON
BOUCHERVILLE ★ ★ ★
CINÉPLEX PINE
STE-ADÈLE ★ ★ ★

PALMARES • DISQUES

Champigny

CLASSIQUE

1. ROMANZA, ANDREA BOCELLI, PGS 17,95\$
2. TIME TO SAY GOODBYE, SARAH BRIGHTMAN, EMI 16,95\$
3. MOTETS VIVALDI, KARINA GAUVIN, ANALEKTA 16,95\$
4. 10 ANS DE PRIX INTERNATIONAUX, ARTISTES DIVERS, ANALEKTA 7,95\$
5. HELMUT LOTTI GOES CLASSIC, HELMUT LOTTI, MUSICOR 18,95\$

JAZZ • BLUES • INTERNATIONAL

1. LA LORONA, LHASA DE SELA, SELECT 17,95\$
2. BUENA VISTA SOCIAL CLUB, RY COODER, WARNER 17,95\$
3. ESSENTIAL ELLA, ELLA FITZGERALD, PGS 17,95\$
4. BLUE NOTE FESTIVAL '97, ARTISTES DIVERS, EMI 3,95\$
5. MISS PERFUIMADO, CESARIA EVORA, BMG 17,95\$

POP • FRANCOPHONE

1. DÉMONS ET MERVEILLES, LAMBERT WILSON, EMI 16,95\$
2. LE JOUR DU POISSON, THOMAS FERSEN, WARNER 16,95\$
3. CAP ENRAGÉ, ZACHARY RICHARD, SELECT 18,95\$
4. DOLORES, JEAN-LOUIS MURAT, EMI 16,95\$
5. EDGAR BORI, EDGAR BORI, SELECT 17,95\$

POP • ANGLOPHONE

1. CANDLE IN THE WIND, ELTON JOHN, PGS 6,95\$
2. PORTISHEAD, PORTISHEAD, PGS 17,95\$
3. SURFACING, SARAH McLACHLAN, EMI 15,95\$
4. ERA, ERA, PGS 17,95\$
5. MORE BEST OF, LEONARD COHEN, SONY 17,95\$

SUGGESTIONS

Missouri 17,95\$
BEYOND THE MISSOURI SKY
Haden/Metberry
PGS

Joe Henderson 16,95\$
PORGY & BESS
Joe Henderson
PGS

16,95\$
DEAR ELLA
Dee Dee Bridgewater
PGS

4380 St-Denis 844-2587 Mail Champlain 923-2587
371 Laurier o. 276-2587 5219 Côte-des-Neiges 344-2587

LES ARTS

CINÉMA

VITRINE DE LA VIDÉO



Nastassja Kinski et Kyle MacLachlan

Tête-à-tête avec la mort

ONE NIGHT STAND

Réalisation et scénario: Mike Figgis. Avec Wesley Snipes, Nastassja Kinski, Kale MacLachlan, Ming-Na Wen, Robert Downey Jr. Image: Declan Quinn. Musique: Mike Figgis.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Un succès entraîne ses contreparties. Et Mike Figgis, qui fit un malheur il y a deux ans avec son magnifique *Leaving Las Vegas*, réalisé à petit budget et caméra à l'épaule, risquait d'être en partie récupéré par les studios. Il fallait s'attendre à ce que *One Night Stand*, dans la foulée de cette œuvre si fine, fasse quelques concessions supplémentaires à l'heure d'être récupéré par la grosse machine.

Comme dans *Leaving Las Vegas*, pourtant, Mike Figgis s'est donné la triple tâche d'être au scénario, à la réalisation et à la trame sonore. Et on retrouvera sa griffe partout, qui vient apporter une touche personnelle à une histoire parfois tissée de fil blanc. On a l'impression que le cinéaste d'origine britannique s'est retrouvé cette fois moins libre de circuler en des zones éthérées et qu'il a dû, bon gré mal gré, intégrer plusieurs ficelles à sa trame, sans totalement baisser pavillon pour autant, mais en arrivant trois crans au-dessous de *Leaving Las Vegas*. Ce qui déçoit, forcément.

Il faut dire que le thème paraissait un peu piégé. À Hollywood, le sida et l'homosexualité sont des sujets généralement maniés avec des pincettes. Et *One Night Stand*, qui marie plusieurs histoires en une (en y perdant d'ailleurs parfois son unité), se donne pour fond de trame l'agonie d'un homosexuel à New York (Robert Downey Jr.), victime de la peste des temps modernes. Max (Wesley Snipes), son meilleur ami, perdu de vue depuis plusieurs années, arrive de Los Angeles pour le visiter. L'un est gai, l'autre hétéro et bien marié, heureux en affaires. Mais voilà qu'au hasard de sa rencontre new-yorkaise d'une nuit avec une belle dame (Nastassja Kinski), tout aussi mariée que lui, le ménage de Max s'effiloche.

New York a beau être une grosse pomme aux millions de pépins, les amants d'un soir se retrouveront pourtant, car les amis de leurs amis sont aussi leurs amis. Le scénario est pétri de hasards fabriqués, de revirements prévisibles, qui constituent le plus grand irritant du film.

One Night Stand n'est pourtant pas sans qualités. Loin s'en faut. Mike Figgis ne démontre pas le même génie comme directeur d'acteurs que dans son film précédent, mais la distribution est plutôt bonne, malgré un Wesley Snipes assez monolithique. Y surnage Robert Downey Jr. en sidéen trouvant la sagesse dans son tête à tête avec la mort. Les personnages sont assez complexes et réalistes. Il n'y a ni bons ni méchants, mais des vérités parallèles qui s'entrecroisent: une tombeuse fragile à laquelle Nastassja Kinski prête toute sa grâce, un infidèle charmant. Quant à l'épouse de Max, Mimi (Ming-Na Wen), on lui a offert un profil très sympathique.

Mike Figgis a voulu créer des figures miroirs auxquelles tout un chacun peut s'identifier. Il y a réussi en partie, en restant toutefois collé aux codes moraux américains, où l'infidélité est a priori une faute. Jamais il ne s'envole vraiment au-des-

sus de toute morale, comme il y était parvenu si puissamment dans *Leaving Las Vegas*, où il ne jugeait ni l'alcool ni la prostitution. (Ici on explique qu'il ne faut pas juger. Nuance!) Figgis a pris le parti de ne pas aborder la question raciale, comme si dans une Amérique éclatée elle n'était plus virulente. Et le fait que Wesley Snipes soit noir et Ming-Na Wen d'origine asiatique ne fait l'objet d'aucun commentaire. Parti pris louable, au demeurant, mais qui tient plus du «wishful thinking» que de la réalité.

Au delà et parmi les gros crochets de scénario, la facture jazzée de Figgis (un cinéaste musicien) vient donner une vie à l'histoire, un rythme, et ici et là une âme. Certaines scènes apparaissent très érotiques, et la pulsion qui jette Max et Karen dans les bras l'un de l'autre est palpable. Ailleurs, quelques tête-à-tête entre Max et son épouse: les bavures de leur couple qui s'effiloche sont bien montrées. Quant à l'agonie du sidéen, elle est présentée avec générosité. On en met un peu trop du côté de la solidarité en soulignant le message, mais le film respecte, dans une certaine lenteur, les étapes du mal imitoyable. C'est le traitement cinématographique qui impressionne souvent, cette souplesse de la caméra qui donne d'ailleurs la nostalgie de *Leaving Las Vegas* où elle répondait à une souplesse de propos et d'interprétation équivalente. La musique de Mike Figgis est encore une fois remarquable, ajoutant un spleen lancinant au climat d'un film qui ne l'est pourtant pas vraiment.

MARTIN BILODEAU

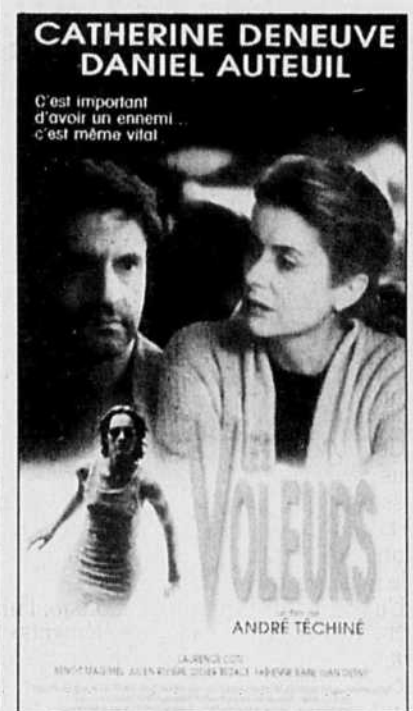
Si *Les Voleurs* n'est pas le meilleur film d'André Téchiné, force nous est d'admettre qu'il s'agit, à tout le moins, de son œuvre la plus complexe depuis *Les Innocents*, qui a par ailleurs connu un sort semblable, soit une presse respectueuse et un auditoire absent au rendez-vous.

LES VOLEURS

★ ★ ★ 1/2

Les Voleurs aura aussi été perçu comme un film de genre, quoiqu'un personnage de policier et un meurtre-déclencheur ne font pas seuls un genre et sa grammaire. Construit sur les assises du film policier, *Les Voleurs* est plutôt une étude psychologique brillante et élégante, formée en un récit à quatre voix portant sur la famille, l'amour et la mort.

Alex (Daniel Auteuil), un policier qui vit en marge de sa famille de malfaiteurs, retrouve momentanément celle-ci lorsque son frère est assassiné. Juliette (Laurence Côté) l'accompagne et Julien (Ivan Desny), son petit neveu, observe les retrouvailles tendues dont il examine en silence les circonstances. Cet événement servira de point de départ à une exploration des rapports qui unissent Alex à sa famille (qui s'adonne au recel de voitures) et à Juliette, sœur de Jimmy (Benoît Magimel) et maîtresse de Marie (Catherine Deneuve), sa prof de philo.



CATHERINE DENEUVE
DANIEL AUTEUIL
C'est important d'avoir un ennemi, c'est même vital

laquelle à son tour rencontrera Alex, avec qui elle cherchera à «expliquer» Juliette.

Cette galerie de personnages cherchant à relier leurs actes à leur conscience habite un monde solidement téchinien, tissé de silences coupables et d'émotions contenues. Un univers au milieu duquel le troublant face-à-face entre Deneuve et Auteuil s'impose comme l'une des plus belles rencontres du cinéma français des dernières années, rencontre dont Téchiné nous avait donné un magique aperçu dans *Ma saison préférée*.

BERNIE

★ ★ ★

Scabreux, irrévérencieux, outrageant, dangereux, courageux. *Bernie*, premier film du Français Albert Dupontel, est tout ça à la fois. Mais surtout, *Bernie* est une charge grinçante contre le monde affreux, bête et méchant qui nous entoure et nous façonne à son image.

C'est du moins ce qui est arrivé au pauvre Bernie, élevé comme un dévot dans un orphelinat pourri, qu'il décide de quitter, à l'âge de trente ans, pour tenter de retrouver ses géniteurs, qui l'auraient balancé poupon dans une chute à déchets d'un immeuble sordide d'une banlieue-zone. De retour à la case départ, Bernie (magnifiquement campé par Dupontel) use de tous les stratagèmes (pioche, pelle, fusil, etc.) pour faire parler les témoins, qui s'exécutent. Son clochard de père (Roland Blanche) retrouvé, sa bourgeoise de mère (Hélène Vincent) enlevée de son château, Bernie célèbre enfin les retrouvailles.

D'une écriture précise, *Bernie* constitue le dévouement organisé d'un cinéaste qui cerne son propos sans faire de thèse, s'adressant à des spectateurs qu'il conquiert sans les endormir. Dans la lignée des films abrasifs comme *C'est arrivé près de chez vous*, *Bernie* étonne par sa sérénité bouillonnante, parfaitement contrôlée et drôlement subversive.

HOLLOW REED

★ ★ 1/2

Lorsque son fils (Sam Bould) se réfugie chez lui, blessé des suites d'une prétendue querelle avec des gamins du quartier, Martyn (Martin

Donovan) mène une petite enquête qui l'amène à croire que le nouvel amoureux de son ex-femme serait responsable de l'incident. Celle-ci (Joely Richardson) rejette l'explication, cependant que les preuves s'accumulent. Martyn entame alors des procédures judiciaires pour obtenir la garde de son fils, procédures compliquées par le fait qu'il est homosexuel et vit avec son amant.

A travers deux vecteurs sociaux précis (les enfants battus et les parents homosexuels), ce téléfilm britannique d'Angela Pope trace le portrait d'un monde régi par la froideur de l'appareil judiciaire, véritable broyeur où les zones d'ombre sont évacuées au profit de l'efficacité et du rendement. Hélas, *Hollow Reed* n'observe pas toutes les subtilités de ses thèmes, préférant parfois s'engager sur des chemins plus conformistes ou racoleurs. Une scène d'amour violemment libérale isole ainsi ce film d'un auditoire familial auquel il aurait pu faire le plus grand bien.

À défaut de quoi *Hollow Reed*, film autrement intelligent, délicat et rem-

pli de petits moments intenses, prêche pour des convertis.

HOUSE

★ ★

Dans une petite ville de l'Ouest canadien, quelques citoyens se rassemblent dans un auditorium délabré pour écouter Victor (Daniel McIvor), un prédicateur dont ils ont entendu l'appel à travers une affiche posée sur leur chemin. Celui-ci, un jeune homme excentrique, mi-magicien, mi-devin, leur raconte des anecdotes tragiques, intimentement liées au vécu de chacun d'entre eux.

Inspiré d'un monologue de Daniel McIvor, *House*, de la Canadienne Laurie Lynd, présente un tableau vivant et fantaisiste, sorte de collision entre les esprits de Walt Disney et de David Lynch. La mise en scène conventionnelle dessert parfois le sujet, quoique le maigre budget aussi.

Autres nouveautés:

Trilogie Star Wars, Édition spéciale (**1/2), qui se passe de présentation; *Twin Town* (**), comédie anglaise par les auteurs de *Trainspotting*.

maintenant à l'affiche

ICE présente

CABARET NEIGES NOIRES

LE CRI EXPLOSIF D'UNE GÉNÉRATION

«...Un ton décapant qui mêle la révolte et le fou rire»
Éric Fourlancy-Voir

«Un formidable coup de poing»
Philippe Rezzonico - Journal de Montréal

«Le ton est juste. Le jeu intense.»
Sonia Sarfati - La Presse

un film de Raymond Saint-Jean

Scénario de Dominic Champagne

Avec Didier Lucien, Suzanne Lemoine, Dominique Quesnel, Norman Helms, Roger Larue, Julie Castonguay, Jean Petitclerc, Estelle Esse, Dominic Champagne, André Barnard

info: <http://www.login.net/hypocrite>

13 ANS +

1:30, 4:00, 7:10, 9:30

FAMOUS PLAYERS PARISIEN

Movimento

EXPOSITION des OEUVRES de BRUCE ROBERTS

du 15 novembre au 1er décembre

Vernissage le mardi 18 novembre de 17 h à 20 h

4873, boulevard Saint-Laurent - Information : 938-0731



POUR UNE PETITE FRINGALE OU POUR UNE FAIM DE LOUP
POUR UNE PETITE BIÈRE OU UNE BOUTEILLE DE CHAMPAGNE

RESTAURANT-BAR-CAFÉ, SUR DEUX ÉTAGES
OUVERT JUSQU'À 1 HEURE DU MATIN
SANS RELÂCHE MÊME PENDANT LES SPECTACLES

Rue Sainte-Catherine angle Saint-Urbain, 866-8669

LE CAFÉ DU NOUVEAU MONDE

Rapide et fabuleux!

San Francisco Chronicle

«Électrisant...Tap Dogs prouve que la danse à claquettes peut être aussi macho que le rock ou le rap!»
- La Presse

La révélation du Festival Juste Pour Rire 1996

Une production de DEN PERRY

TAP DOGS

conçu et réalisé par NIGEL TRIFFITT

musique de ANDREW WILKIE

AVANT-PREMIÈRES - À PRIX SPÉCIAL - 2 ET 3 DÉCEMBRE

2 AU 14 DÉCEMBRE - 16 REPRÉSENTATIONS!

Mécanisme 1

Pour les groupes appelez-le 845-2322

Archais téléphoniques: 200-1111

Théâtre St-Denis 12h à 21h

TITULAIRES DE LA CARTE AMERICAN EXPRESS

AVANT-PREMIÈRE

Pour chacune des représentations de TAP DOGS, de bons sièges sont réservés exclusivement pour les titulaires de la carte American Express.

TITULAIRES DE LA CARTE AMERICAN EXPRESS

APPELÉ - LE (514) 780-2222



SUZANNE HANOVER

Robert Downey Jr.

LES ARTS

À L'ÉCRAN

★★★★: chef-d'œuvre
 ★★★★: remarquable
 ★★★: très bon
 ★★: correct sans plus
 ★: très faible
 : pur cauchemar

WESTERN

★★★★ 1/2

Manuel Poirier fait un malheur en France avec ce road movie trimbalant sur les routes de Bretagne un duo de charme bancal et irrésistible constitué par un Catalan séducteur (Sergi Lopez) et un Russe malingre paumé par la vie (Sacha Bourdo). Ils cherchent l'amour, découvrent l'amitié et les bonheurs de l'errance. Ces petites scènes de vie croquées sur le vif conjuguées à l'extrême naturel des interprètes et à un hedonisme souriant font pardonner certaines longueurs. Tel quel, ce *Western* constitue un des films les plus exquis de la relève française. Au Parisien.
Odile Tremblay

FAST, CHEAP & OUT OF CONTROL

★★★★

À travers ce fascinant documentaire, admirablement photographié et porté par quatre «crackpot» dont la passion pour le monde animal fascine, le documentariste Errol Morris (*The Thin Blue Line*) propose un déroutant jeu de miroirs, qui transcende l'anecdote et l'excentrisme des quatre sujets. Conçu comme une véritable chorégraphie visuelle et sonore, *Fast, Cheap...* offre un portrait de la nature des hommes, esquissé avec la précision d'un illustrateur et offert avec la galanterie d'un gentleman. Au Cinéma du Parc.
Martin Bilodeau

THE ICE STORM

★★★★

Le dernier film d'Ang Lee prouve une fois de plus la grande polyvalence du réalisateur de *The Wedding Banquet* et de *Sense and Sensibility*, capable de pénétrer avec beaucoup de sensibilité les univers qu'il n'a pas fréquentés. *The Ice Storm*, adapté d'un roman de Rick Moody, est la chronique d'une époque: l'Amérique des années 70 vue à travers la lorgnette de deux familles du Connecticut. Sans appuyer ses effets ni miser sur les signes distinctifs des années-nostalgie, le cinéaste montre la dérive des parents

(excellents Kevin Kline et surtout Joan Allen) et des ados (grincante et adorable Christina Ricci en petite révoltée de service). Le film échappe à une démonstration convenue en faisant valser humour et drame. Au Faubourg.
O. T.

CHRONIQUE D'UNE DISPARITION

★★★★

Ce premier film d'Elia Suleiman raconte, à travers un récit fragmenté comme les pages déchirées d'un journal, les impressions d'un cinéaste (Suleiman lui-même) rentré en Palestine après douze ans d'exil. Une construction d'une grande richesse retient ensemble ces morceaux épars, mini-récits non événementiels, scènes quasi burlesques et croquis de sentiments qui, mis ensemble, dessinent le paysage social et politique d'un peuple déchiré. Avec de surcroît la griffe tendre et arrogante d'un cinéaste en devenir. Au Parallèle.
M. B.

GATTACA

★★★★

Gattaca séduit grâce à son pari d'atmosphère superbement relevé grâce à la réunion de forces artistiques imposantes et la cohérence du regard d'un jeune cinéaste, Andrew Niccol, qui signe ce premier film dans lequel un jeune homme génétiquement imparfait entreprend de changer le destin de subalterne que lui réserve ce monde du futur où la manipulation génétique a créé une élite oppressante. Une enquête policière mal greffée au récit initial bouleverse la structure de ce film ambitieux et lent, sans toutefois masquer ses qualités, dont Uma Thurman et Ethan Hawke sont d'excellents ambassadeurs. Au Brosard, LaSalle, Lacordaire, Atwater.
M. B.

RIEN NE VA PLUS

★★★★

Le dernier Claude Chabrol surfe sur ses thèmes de prédilection: regard sur une certaine bourgeoisie décadente, avec galerie de portraits de société mordants; mais sur l'écume de son scénario, on s'ennuie de la profondeur de ses œuvres maîtresses. Isabelle Huppert et Michel Serrault y campent un couple d'arnaqueurs tra-

Milo O'Shea et David O'Hara, dans *The Matchmaker*

PAUL CHEDLOW

quant une valise bourrée de fric de la Suisse aux Caraïbes. Des profils légers, des répliques souvent rigolotes, mais un manque général d'étoffe et de substance. Au Complexe Desjardins, Boucherville.
O. T.

BOOGIE NIGHTS

★★★★

Paul Thomas Anderson (*Hard Eight*) met en lumière l'industrie cachée du cinéma pornographique à travers cette chronique qui passe sept années (de 1977 à 1984) à suivre l'évolution d'un jeune étalon (Mark Wahlberg). Le cinéaste propose une vue en coupe d'un monde observé avec la rigueur d'un entomologiste et le bon goût d'un auditeur de PBS. Le regard est personnel et sans préjugés, la galerie de personnages (Julianne Moore, Burt Reynolds et William H. Macy en sont) est colorée sans être ridicule, l'approche esthétique relève du meilleur Scorsese. Quelques redondances ralentissent cependant la cadence. Au Côte-des-Neiges, Loews.
M. B.

THE SWEET HEREFTER (DE BEAUX LENDEMAINS)

★★★★

Le dernier film d'Atom Egoyan, couronné du Grand Prix du jury de Cannes, est une œuvre très achevée stylistiquement, mais manquant de l'impact émotif que son thème réclamait. Adapté d'un roman de Russell

Banks, le film raconte la vie d'une petite communauté canadienne après le tragique accident d'un autobus scolaire qui coûta la vie à la plupart de ses enfants. Construit comme un puzzle, avec un très grand nombre de temps d'action et force *flashbacks*, *The Sweet Hereafter* s'emboîte avec une grande habileté mais dégage une retenue très *canadian*. Au Loews (v.o.), Parisien (v.f.).
O. T.

THE FULL MONTY

★★★★

Cette délicieuse comédie britannique, premier film de Peter Cattaneo, raconte l'histoire de six ouvriers au chômage qui décident de faire un peu d'argent en formant un groupe d'effeuilleurs pour dames. Avec ses situations solides, ses personnages attachants et bien campés, son regard doux-amer qui n'interdit pas l'humour — dont le film est gavé —, cette variation naturaliste sur l'Angleterre post-Tatcher n'a pas à rougir de l'héritage des Leigh, Loach et Frears dont elle porte l'empreinte. À l'Égyptien.
M. B.

MAD CITY

★★★★ 1/2

Si ce dernier film de Costa-Gavras (*Missing, État de siège*) n'a pas la force ni la lucidité de ses films précédents, n'empêche que cette histoire de prise d'otages par un chômeur (John Travolta) qui crie sa colère dans le micro d'un journaliste qui le manipule (Dustin Hoffman) offre plu-

sieurs moments intenses, supportés par une réflexion éclairée sur le pouvoir des médias. Embourbé de simplifications, tapissé de seconds rôles mal exploités, *Mad City* se cherche cependant une vocation. Au Loews, Famous Pointe-Claire (v.o.), Berri, Galeries Laval (v.f.).
M. B.

LES PALMES DE MONSIEUR SCHUTZ

★★★★ 1/2

En adaptant la pièce comique de Jean-Noël Fenwick, Claude Pinoteau a voulu se coller plus étroitement à la genèse de la découverte du radium par Marie et Pierre Curie. Le film est moins drôle que la pièce mais plus réaliste. Sur un bon scénario, des répliques fines, et une excellente distribution où se retrouvent les Isabelle Huppert, Philippe Noiret et Charles Berling, le film se voit déparé par une mise en scène très conventionnelle et des décors de carton pâte qui font souvent étouffer *Les Palmes* en une statique huis clos. Au Complexe Desjardins, Dauphin.
O. T.

THE MATCHMAKER

★★★★ 1/2

Cette gentille comédie signée Mark Joffe fait se rencontrer l'Irlande profonde et l'Amérique urbaine à travers la visite d'une attachée politique de Boston qui, pour mousser la cote d'un sénateur sortant, est chargée de retrouver ses ancêtres dans un village côtier de l'Irlande, où elle atterrit en plein festival d'entremetteurs. Conventionnelle mais intelligente et bien filmée, cette comédie fait le bilan des rapports Amérique-Europe, hommes-femmes, monde urbain-monde rural. Sans lourdeur ni morale bien-pensante. C'est déjà énorme. Au Atwater, Cavendish.
M. B.

CABARET NEIGES NOIRES

★★★★

Adapté de la création collective culte, étendard de la génération X, sans être une captation, *Cabaret Neiges Noires* en a plusieurs mauvais côtés. Petit budget oblige, la majorité du film recrée une scène de théâtre, ce qui l'empêche de gagner un vrai caractère cinématographique. Une seule vraie incursion vers le langage film, une dérive dans la ville en noir et blanc, paraît de courte durée à côté de cet espace des planches où numéros et chansons se succèdent sans dégager la magie de la rencontre entre comédiens et public. L'effet gros party rageur manque un peu sa cible. Au Parisien.
O. T.

THE DEVIL'S ADVOCATE

★★★★

De Taylor Hackford. Cette nouvelle variation fantastique sur les forces du mal et du bien est composée du meilleur et du pire. Pour le meilleur, on remarque une superbe direction artistique, des parentés esthétiques assumées (dont celle avec *Rosemary's Baby*) et une performance étonnante de Keanu Reeves. Se range avec le pire l'étouffant cabotage d'Al Pacino en maître-diable d'un cabinet d'avocats, un scénario qui s'égare et une conclusion vraiment ratée. Au Loews, Cavendish (v.o.), Complexe Desjardins, Boucherville (v.f.).
M. B.

RÉPERTOIRE

A Place in the Sun

La retrospective Ernst Lubitsch a beau battre son plein à la Cinéma-thèque québécoise, cela n'empêche pas l'établissement de présenter en parallèle une éclatante programmation maison. Ainsi, demain après-midi (14h), on y projette *A Place in the Sun* (1951), chef-d'œuvre de George Stevens dans lequel Montgomery Clift et Elizabeth Taylor se butent sur un amour rendu impossible par des questions de rang social. Un bijou, dont la Cinéma-thèque vient de faire l'acquisition.

Chili, la mémoire obstinée

Le documentariste chilien Patricio Guzman a retrouvé, vingt-trois ans plus tard, à Montréal ou ailleurs, plusieurs des «acteurs» de *La Bataille du Chili*, son documentaire-choc sur les événements qui ont précédé le coup d'État militaire dirigé par le général Pinochet, le 11 septembre 1973. Le retour à la démocratie du Chili en 1990 n'a pas encore cicatrisé les plaies causées par seize années de dictature, ni apaisé la douleur des exilés, qui s'ouvrent le cœur dans ce très beau documentaire. Guzman y questionne par ailleurs les perceptions de l'événement à travers le regard de jeunes universitaires qui n'étaient que des enfants à l'époque, et que le silence de leurs aînés a tenus à l'écart de la vérité.

À la lumière de ce film, présenté à 19h30 ce soir au Cinéma ONF de la rue Saint-Denis (accompagné de trois courts métrages), le débat qui suivra cherchera à répondre à la question suivante: «En comparaison avec les jeunes Chiliens, est-ce que les jeunes Québécois d'aujourd'hui occultent également une partie de leur histoire?»

Martin Bilodeau

THE ORPHAN MUSES
 De MICHEL MARC BOUCHARD
 TRADUCTION: LINDA GABORIAU
 MISE EN SCÈNE: JACKIE MAXWELL
JUSQU'AU 30 NOVEMBRE
 Une première anglophone au Québec
 «DES MUSES INSPIRANTES
 ...un spectacle soutenu par une distribution
 de bon calibre, et qui respire la maturité»
 La Devoir
 «Une expérience
 délicieuse»
 HOUZ
 Profitez d'un rabais de 15%
 à l'achat de votre abonnement.

MUSIQUES DU DANEMARK,
 DE LA FINLANDE, DE
 L'ISLANDE, DE LA NORVÈGE
 ET DE LA SUÈDE
 DEUX SEMAINES DE
 RENCONTRES ET DE CRÉATIONS
 SEPT CONCERTS
Scandinavie
 DU 14
 AU 28 NOVEMBRE
 BIENNALE 97 DU NEM
 Lorraine Vaillancourt
 DIRECTRICE ARTISTIQUE
 ET CHEF D'ORCHESTRE DU
 NOUVEL ENSEMBLE MODERNE
 POUR RECEVOIR NOTRE
 DÉPLIANT DE SAISON 97-98:
 514-343-5962



★ LES PARADIS DU MONDE ★
 L'ART POPULAIRE DU QUÉBEC
 du 23 octobre 1997 au 1^{er} mars 1998
 Venez faire connaissance avec l'artiste
Recycleur inventif
 Florent Veilleux
 et ses créations surprenantes.
 Ce DIMANCHE de 13 h à 16 h
MUSÉE McCORD
 690, rue Sherbrooke Ouest. Métro McGill, autobus 24
 Information : (514) 398-7100
Ford
 Cette exposition a été réalisée par le Musée canadien des civilisations
 avec l'appui de la Compagnie Ford du Canada Limitée

L'ahurissant vertige de M. MAELSTRÖM
 «Surréaliste, décapant, complètement
 débridé... Un délire verbal mené de
 main de maître.»
 Winston McQuade
 COF.FM
 «Une pantalonade étourdissante ou le
 Jazz n'intervient qu'entre deux scènes
 pour faire redescendre le poids du public
 emporté par tant de frénésie»
 Hervé Guay
 LeDevoir
 «Un texte touffu et délirant,
 Normand Carrière, fabuleux...»
 Diane Jean
 CIBL
**THÉÂTRE
 HAPPY-GON**
 Texte et mise en scène de Claude Paiement
 du 6 au 22 novembre, à 20 h
 Mardi, Mercredi, Jeudi
 2 pour 1
 Avec Normand Carrière, Chantal Dumeulin,
 Sylvain Marcel et Igor Ovadis
 Décors de Julie Charland
 Costumes de Pascale Dery
 Éclairages de Martin Labrecque
 À L'Espace la Vieille
 1371 Ontario est, Montréal
 Réservations 526-6582 Réseau Admission 790-1245
**THEATRE
 ESPACE
 LA VIEILLE**
**Bistro
 le Porto**

LES ARTS

VITRINE DU DISQUE

De vieux copains qui n'en sont pas

SYLVAIN CORMIER

OLD FRIENDS

Simon & Garfunkel
Sony Legacy
Coffret de trois disques

C'était le 18 octobre 1975. Un samedi soir, évidemment, puisqu'il s'agissait de *Saturday Night Live*, la toute nouvelle émission d'humour du réseau NBC. Paul Simon était l'hôte invité. Il y avait beaucoup de musique dans l'émission: en plus des chansons solo de Simon (*Marie, American Tune*), Randy Newman avait nasillé *Sail Away*, et Phoebe Snow susurré *No Regrets*. Et puis, à un moment donné, sans avertissement, Simon avait invité son «vieux copain Art Garfunkel» à le rejoindre. J'en avais échappé mon assiette de biscuits soda au Velveta. Simon & Garfunkel réunis, en direct, dans le même espace-temps que moi! Ils avaient d'abord chanté *The Boxer*, puis *Scarborough Fair*. Garfunkel, radieux, s'était exclamé: «Two-part harmony, there's nothing like it!» Simon, pince-sans-rire, avait laissé les gens applaudir la remarque, puis répliqué: «So... you came crawling back!» Tout le monde avait rigolé. Garfunkel aussi, mais en plus jaunâtre.

Le paradoxe Simon & Garfunkel s'était ainsi en pleine télé, nouvel épisode acrimonieux d'une vie de frères ennemis qui se résume à ceci: quand ils chantent ensemble, l'harmonie est absolue; autrement, ils se détestent cordialement. On les imagine en 1952 au *high school* P.S. 164 de Queens, New York, Paulo et Artie, p'tits gars de onze ans, inséparables mais déjà incapables de supporter les sales manies de l'un et de l'autre. Deux grosses têtes collées par le cou. Siamois aux griffes sorties. On n'a pas idée des chicanes de couilles survenues durant l'enregistrement de leur plus célèbre album, *Bridge Over Troubled Water*. On est soufflé par les vacheries commises lors des diverses réunions du vieux ménage dans les années 70, 80 et 90: mentionnons seulement le retour avorté de 1983, alors que Simon, lassé d'attendre que Garfunkel revienne d'une de ses fameuses marches méditatives dans la nature, décida d'effacer toutes les voix déjà enregistrées du compère et de lancer l'album *Hearts And Bones* en solo.

Le miracle, c'est que rien de tout ce chamaillage ne s'entend à travers les trois heures de voix magiquement entremêlées et de musiques sans âge du coffret *Old Friends*, l'anthologie définitive des années Simon & Garfunkel qui paraît ces jours-ci. Plus qu'une compilation (il en existe plusieurs, toutes insatisfaisantes), pas loin d'une intégrale (remplaçant avantageusement le *Collected Works* de 1990, repiquage expéditif des disques originaux), il y a là-dessus (presque) exactement ce qu'il faut pour rassasier grand public et fans transis. À l'instar des timbres si délicatement complémentaires des gaillards, on a cherché et atteint l'équilibre idéal entre les versions connues — qui sonnent comme jamais, remarquablement aérées lors du transfert digital — et le lot habituel d'inédits, raretés, démos et extraits de spectacles.

Rien à voir avec l'*Anthology* tripartite des Beatles, sorte de *bootleg* officiel conçu pour le maniaque mais surtout vendu en cadeau de Noël au plus grand nombre (qui les écoute maintenant, sinon moi et mes semblables?). Il n'y pas sur *Old Friends* de contenu «d'intérêt purement historique»: les disques s'écoulent délicieusement de bout en bout. Simon et Garfunkel eux-mêmes y ont vu, convenant d'une trêve le temps de choisir et agencer les titres avec l'aide de Roy Halee, le réalisateur de l'époque. On a judicieusement éliminé ce qui avait trop mal vieilli: la parodie dylanienne *A Simple Desultory Phillipic* (Or How I Was Robert Mc-

Namara'd Into Submission), le bruyant folk-rock *The Big Bright Green Pleasure Machine*, etc. Manquent seulement, à mon sens, *The Times They Are-A-Changin'* et *Tell It On The Mountain*, bonnes tartines folk du premier album.

Les versions ne diffèrent pas des moutures familiaires, sinon en spectacle, et seulement parce que les rendus étaient supérieurs. *Blessed, Overs, A Poem On The Underground Wall, A Most Peculiar Man*, et surtout *Hey Schoolgirl* (un truc à la Everly Brothers, lancé en 1957 par le duo naissant, sous le pseudonyme Tom & Jerry) n'ont jamais été mieux chantées que lors de soirées au Memorial Auditorium de Burlington et au Carnegie Hall de New York. C'est également en spectacle que nous est offerte la seule version connue par Simon & Garfunkel du génial tube *Red Rubber Ball*, créé par Simon et Bruce Woodley pour le groupe dont faisait partie ce dernier, The Cyrkle. J'en échappe mon bâton de cèleri: le menu change, l'effet demeure.

Pareillement, les seules pièces inédites révélées sont de pures gemmes: l'impressionnante bande-essai du folksong *Bleeker Street* (précédant le premier album de 1964), une lecture attentionnée de *Blues Run The Game* (une rareté de 1965 signée Jackson C. Frank, obscur folk-singer), les splendides hymnes saisonniers *Comfort And Joy* et *Star Carol* (enregistrées en 1967 pour un album de Noël envisagé, puis abandonné), ainsi que la surprenante *Feuilles-O* de 1970, berceuse chantée en créole. Pour le reste, il faudra s'en remettre aux *bootlegs*, et c'est très bien ainsi.

L'auditeur, pour une fois, est le véritable gagnant de l'opération: en cadeau, le coffret est franchement irrprochable (à cela près que je ne sais pas à quoi ressemble le livret,

n'ayant reçu qu'une copie promotionnelle). Si ça leur chante, Simon et Garfunkel peuvent bien reprendre le combat et se lancer les disques d'un bord à l'autre de Central Park (où il possèdent leurs condos respectifs): l'héritage de leur inimitié, légué au monde dans un tel état, n'est pas moins désirable.

BEST OF GOWAN

Gowan
(Sony)

Qui ne se souvient pas de *A Criminal Mind*, chanson qui hanta bien des partys d'école secondaire au milieu des années 80? Même le vidéoclip — on était à l'orée de l'ère MusiquePlus — impressionnait. Et au Québec, le petit côté «art-rock», un rien Chris de Burgh, de Gowan avait de quoi faire un petit malheur, qui nous valut aussi d'entendre régulièrement *You're a Strange Animal* ou *Moonlight Desires* sur les ondes radiophoniques. Bien estampé au sceau de la décennie précédente — tout comme, par exemple, un Ozzy Osbourne dont, coïncidence, la compilation des plus vilains succès, *The Ozman Cometh*, vient également d'apparaître chez votre disquaire préféré —, Gowan continue toujours, fort de l'affection durable qu'ont les Québécois pour leurs vedettes d'antan, à venir faire ses petits tours par ici — le prochain étant prévu pour le 20 novembre au Cabaret de Montréal, les 21 et 22 au D'Auteuil de Québec (qui se fait une fois de plus capitale du rock dépassé) et le 23 à la Maison blanche de Granby. Un rendez-vous pour ceux dont les élan rétro ont déjà dépassé l'époque disco pour l'étape suivante... Doit-on souligner que les chansons en français de M. Gowan sont absentes de la compilation?

Remy Charest

JAZZ ET BLUES

Lacy, le témoin

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Steve Lacy est au Gesù, le 19 novembre. Lacy... C'est d'abord une ascendance russe. Son vrai nom, si un nom peut-être vérité, est Steve Lackritz. Ensuite, c'est la clarinette. Puis le saxophone soprano. Puis Theonious Monk, Cecil Taylor, Sonny Rollins...

Avant eux, ce furent les vieux. Les vieux témoins des styles New Orleans et Chicago. Ce furent Pee Wee Russel, Buck Clayton, Dickie Wells, Max Kaminsky, Hot Lips Page, Zutty Singleton, Willie Lion Smith. C'était donc, dans les années 50, alors que Steve Lacy était dans la vingtaine, le jazz que l'on qualifie de traditionnel, faute de mieux. C'était le jazz joyeux.

Puis il y eut la rencontre de Cecil Taylor. Il y eut alors comme une rupture, une cassure. Il y eut un choc brutal. Parce que, le Taylor, le Cecil Taylor toujours révolté, toujours sur les chapeaux de roues, initia Lacy aux délices de l'improvisation et du modernisme-post-modernisme avant-gardiste. Bref, Taylor s'imposa comme le confesseur de Lacy. Bye bye Delta et blues, bonjour l'éclatement et une vision ou une approche intellectuelle de la «miousique».

Pourtant, Steve Lacy s'est taillé à compter des années 60 le profil d'un homme toujours soucieux de réflexion. Ce faisant, il est passé du coq à l'âne. Un jour, c'étaient les vieux de Congo Square à La Nouvelle-Orléans, c'était surtout Sydney Bechet, le lendemain c'était free jazz, new thing et tutti quanti. Entre les deux, il n'y a rien. Ni cool jazz ou West Coast jazz, ni bebop ou hard bop. Il n'y eut ni Chet Baker ni Art Blakey ou Horace Silver. Comme si cela n'existait pas. Il y a chez Steve Lacy comme du détachement à l'égard de ce qui se passe. Toujours estil qu'au cours des an-

nées 60, années de braise, Lacy travailla beaucoup auprès de Gil Evans, encadra les musiques de Cecil Taylor, se passionna pour les musiques de Bartok et Anton Webern, après s'être fait toute une réputation en tant qu'alchimiste des horizons sonores dévoilés par Monk. Monk... Le grand-prêtre de *Just A Gigolo, Mean To You* et autres est l'une des constances de Lacy. Aujourd'hui encore, Monk est là. Toujours présent dans les musiques de Lacy.

Dans les années 60, vers la fin de celles-ci, Steve Lacy s'installa dans les vieux pays. Il s'installa là parce que c'est là que les Don Cherry, Archie Shepp, Albert Tootie Heath, Lester Bowie, Mal Waldron, Roscoe Mitchell, Paul Bley, on en passe et on en repasse, s'installèrent pour fuir, soit le FBI, soit le conformisme, mais surtout l'impérialisme des variétés à la sauce hollywoodienne. Bref, Lacy se joignit aux groupes des battants. Au groupe des caractères devenus justement des mauvais caractères à cause de Watts, du Vietnam, du conservatisme de l'industrie, de la répression... Il y a chez Lacy, comme chez Taylor, Shepp ou Charlie Haden, de l'animal politique. Il y a comme un refus des politiques imposées ou plus exactement une contestation de la soustraction de ces espaces qu'on appelle espaces de libertés.

Ce furent donc, dans les années 70, les mille et un spectacles contestataires. Lui et toute la bande d'en haut jouaient contre les colonels des vieux pays. Pour gagner leur croûte, ils enregistraient. Dans le cas de Lacy, la discographie est si riche qu'elle en est problématique. Lacy, c'est son seul défaut, à tellement enregistré qu'on s'y perd. Remarquez que ceci n'engage que le signataire de ces lignes, qui est un couillon.

Ainsi donc, Lacy enregistre beaucoup. Souvent, et c'est une des fa-

cettes fascinantes du personnage, il construit des ponts, ou plutôt il met en musique les mots trop rares, les mots qu'on n'entend pas assez, de Beckett, Henri Michaux, Blanchot... Imaginez! Lacy aime les livres. Réalisez-vous? Cet homme de 63 ans ose aimer les livres au lieu de consommer du... Allez savoir!

En compagnie de sa femme Irene Aebi, chanteuse et violoncelliste, Steve Potts, saxophoniste, Oliver Johnson, batteur, et Jean-Jacques Avenel, contrebassiste, Lacy a souvent mis les poèmes des autres en musique. Lorsqu'il ne travaille pas en compagnie de cette troupe, il dialogue avec le pianiste Mal Waldron ou avec le pianiste Eric Watson, ou il fait du solo ou du trio. Aujourd'hui, il nous arrive avec un album en trio. Il s'intitule *Paris Bye-bye Berlin*, sur étiquette Free Lance. Il s'intitule ainsi parce qu'il vient de quitter Paris pour s'installer à Berlin. À la batterie, il y a John Betsch; à la contrebasse, il y a Jean-Jacques Avenel.

Et alors? Ce triangle, qui, incidemment, sera le triangle invité le 19 novembre prochain, à ceci de fameux: il est exigeant. Cet album, c'est comme une multiplication de questions. C'est très bien ainsi.

En bleu et noir

Depuis quelques semaines maintenant, il y a à Montréal un magasin qui propose du jazz et uniquement du jazz. Il s'appelle Mélodies. Il est situé au 4375, rue Saint-Denis. Plus important, contrairement aux grandes chaînes, les personnes qui travaillent là donnent beaucoup de service. Renseignements pris, ils ont tout ce qu'il faut, tout ce qui est nécessaire pour commander un peu partout dans le monde. Surtout, surtout, le choix des disques mis sur les rayons signale ou révèle qu'en cet endroit, ils connaissent le jazz. Et pas à peu près. Tél.: (514) 845-1736.

Diane Dufresne



en beauté et en voix

Disponible chez tous les bons disquaires

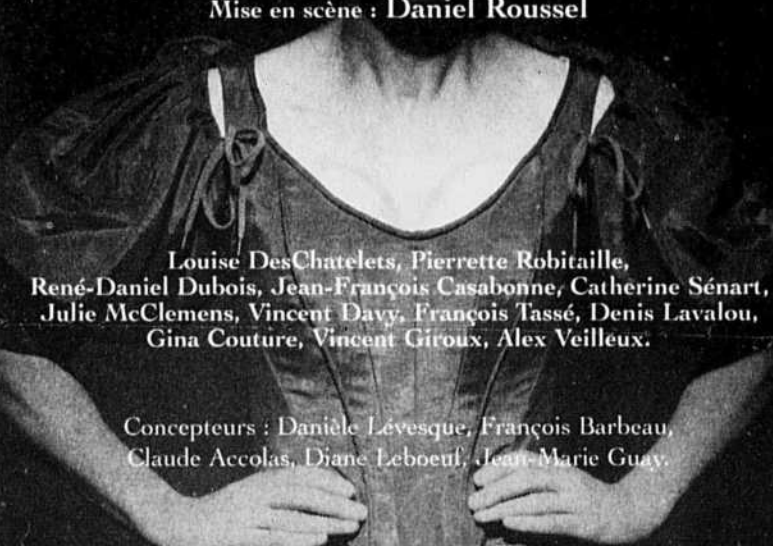
THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

PRÉSENTE en collaboration avec

Les Femmes savantes

MOLIÈRE

Mise en scène : Daniel Roussel



Louise DesChatelets, Pierrette Robitaille, René-Daniel Dubois, Jean-François Casabonne, Catherine Sénart, Julie McClemens, Vincent Davy, François Tassé, Denis Lavalou, Gina Couture, Vincent Giroux, Alex Veilleux.

Concepteurs : Danielle Lévesque, François Barbeau, Claude Accolas, Diane Leboeuf, Jean-Marie Guay.

DU 4 AU 29 NOVEMBRE 1997 RÉSERVATIONS : 844-1795

BANQUE NATIONALE Hydro Québec Bell La Presse

Molière... 3 farces...

La Jalousie du Barbouillé • Le Mariage forcé • L'Amour médecin



Ne vous fiez jamais aux médecins!

Mise en scène : Joseph Saint-Gelais

Avec : Catherine Archambault, Stéphane Bellavance, Louise Cardinal, Louis-Philippe Dandenault, David Fontaine, Sébastien Gauthier, Pascale Montreuil, Maude Nantel, Frédéric Parent, Myriam Poirier, Karine Saint-Arnaud, Claude Tremblay et Jean-Manuel Vital.

Concepteurs : Marie Bellemare, Yannick Bocquet, Julie Boisvert, Julie Charland, Nathalie Godbout, Dominique Leroux, Patricia Ruel et Pierre Voyer.

Une production du Théâtre Malgré Lui

du 12 au 29 novembre

vendredis et samedis, 20 h (matinées en semaine, 10h30 ou 13h30)

Billetterie 514 253-8974

BILLETTS 514 790-1245 1 800 361-4595

THÉÂTRE DENISE PELLETIER

4353, rue Sainte-Catherine Est, Montréal

Papineau, autobus 34 • Pie IX, autobus 139

accès 22% de réduction les samedis

La Maison Théâtre présente

Le Petit Dragon

de Lise Vaillancourt

Une production du Théâtre des Confettis

Les samedis et dimanches

15 novembre 15h 16 novembre 13h

22 novembre 15h 23 novembre 13h

du 5 au 23 novembre 1997

Mise en scène : Dennis O'Sullivan

Avec : Patric' Saucier, Nadine Meloche et Sébastien Hurtubise

Les concepteurs : Claude Bernatchez, Jean Hazel et Isabelle Larivière

Billets en vente : Maison Théâtre, 245, rue Ontario Est, Montréal (514) 288-7211

514 790-1245 1 800 361-4595

ALCAN

BANQUE NATIONALE LE DEVOIR TVA



LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

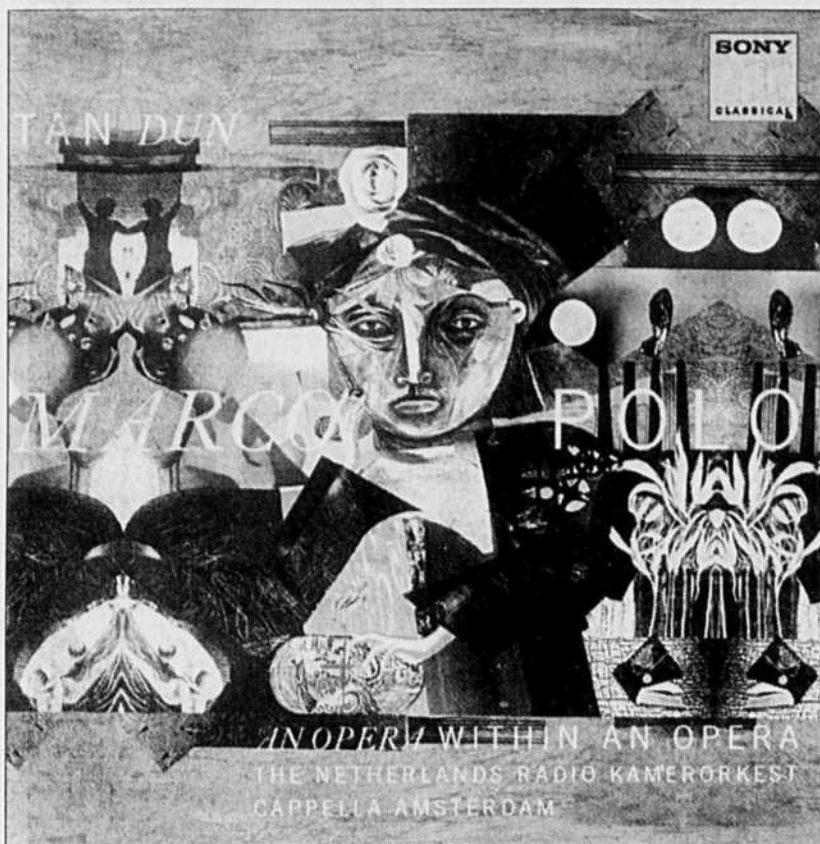
Trois premiers opéras

FRANÇOIS TOUSIGNANT

MARCO POLO

Tan Dun: *Marco Polo*, un opéra dans un opéra, opéra en quatre livres sur un livret du compositeur.

Polo: Thomas Young (ténor dramatique); Marco: Alexandra Montano (mezzo-soprano); Kublai Khan: Dong-Jian Gong (basse); L'Eau: Susan Botti (soprano); Rustichello/Li Po: Shi-Zheng Chen (de l'opéra de Pékin); Shéhérazade/Mahler/la Reine: Nana Warren (soprano dramatique); Dante/Shakespeare: Stephen Bryant (baryton); Ya Dong: pipa; Wolfram Winkel: tabla; Al Gromer Khan: sitar; Orchestre de chambre des Pays-Bas, Capella Amsterdam, dir. Tan Dun. Sony Classical S2K 62912. Coffret de 2 disques, durée: 100 min. 05



Il n'y a pas si longtemps, je vous présentais un disque de ce compositeur chinois originaire de Hunan, sorte de théâtre musical pour quatuor à cordes et quelques instruments de son pays. Le choc avait été pour moi prodigieux.

Avec l'œuvre de circonstance écrite à l'occasion du retour de Hong Kong à la Chine continentale, l'étonnement continuait. Et ce «premier» opéra abouti selon les normes

combinées de deux traditions — l'occidentale et la pékinoise — confirme l'immense stature musicale de Tan Dun.

Avouons qu'il exige qu'on fasse un effort certain pour le suivre. Son *Marco Polo* porte en sous-titre: «un

opéra dans un opéra». À comprendre: deux niveaux de représentation, celui temporel et plus «concret» du temps qui passe, et l'autre, celui du rêve, de l'imagination, de la perception subjective; une sorte de complémentarité physique

et spirituelle qui célèbre ses noces dans la musique.

Le personnage central de l'œuvre est double; Marco représente le côté agissant de l'être et Polo sa mémoire. Comme autres personnages incarnés, vous y entendrez Kublai Khan, Gustav Mahler (et une efficace et poétique citation du cinquième numéro des *Chants de la Terre: L'Ivrogne au Printemps*), Dante, Shakespeare, Shéhérazade et Li Po. Brochette éclectique qui transpose bien le voyage de l'Italie vers l'Empire du milieu que l'explorateur vénitien fit, et tri artistique qui provoque une réflexion symbolique sur les nouveaux liens qui se nouent entre Orient et Occident.

Il y a aussi les Ombres, l'Eau, forces de la Nature au-delà des deux niveaux d'existence et qui permettent des jeux de timbres, des mélanges entre instruments d'orchestre européens et de Pékin qui attestent l'accroissement de la maîtrise originale de Tan Dun.

Comme il manque la scène, on ne saisit pas toujours la complète portée de certains passages ou de quelques monologues.

Cela n'empêche pas de se ravir de certains airs, comme celui de Polo, un authentique air d'opéra, ou de se délecter dans certains contrastes ou moments plus «faciles» qui ponctuent la composition pour la faire respirer vers un aboutissement qui se traduirait par une transfiguration de l'être, au sens spirituel et biblique.

On pense à faire un parallèle avec les romans initiatiques de Hermann Hesse dans ce livret sommaire et cette musique dont les évocations ne sont pas que de premier degré. Tan Dun nous fait rapidement accéder au plan plus intérieur de la réalité artistique, son propos également servi par des interprètes qui n'ont crainte d'aucune exigence de la composition. Pourtant, il n'a pas dû être facile de passer d'un mode de chant à l'autre, surmontant traditions et siècles.

Cela leur semble naturel, comme à nous, auditeurs. Il faut donc un très grand maître de la musique pour insuffler cette âme si nouvelle en notre oreille. Loin de nos élucubrations post-modernes ou ironico-vaniteuses, la prédiction d'Alain Peyrefitte s'avère actuelle: le géant de la Chine se réveille.

En musique, la génération de Tan Dun (on ne la connaît encore que peu, mais je rappelle aussi la compositrice Chen Yi) nous offre l'épanouissement générique de créateurs exceptionnels.

En musique, la génération de Tan Dun (on ne la connaît encore que peu, mais je rappelle aussi la compositrice Chen Yi) nous offre l'épanouissement générique de créateurs exceptionnels.



OBERTO

G. Verdi: *Oberto*, drame en 2 actes sur un livret de A. Piazza et T. Solera. Oberto: Samuel Ramey; Leonora: Maria Guleghina; Cuzina: Violeta Urmana; Riccardo: Stuart Neill; Imelda: Sara Fulgoni. London Voices, Académie de Saint-Martin-in-the-Fields, dir. Sir Neville Marriner. Philips 454 472-2. Coffret de 2 disques, durée 2 h. 28 min. 38

Oberto est le premier opéra de Verdi, en un sens, sa réelle première œuvre. On aborde donc cet enregistrement uniquement comme curiosité, pour mieux connaître le trajet d'un compositeur et voir (ou entendre, si vous préférez) quel est le chemin parcouru.

Ici, bien des «défauts» de l'œuvre viennent de la construction idiomatique du livret, selon les règles du genre éprouvées de jadis et aujourd'hui boiteuses, avant que ce même Verdi ne les perfectionne, combinée à l'imagination d'un jeune romantique enflammé.

Le rendu sonore est intéressant: c'est comme du Rossini tragique et

passionné, tout en laissant fort bien deviner comment seront les futures réalisations.

Le livret vous expliquera fort à propos les tenants et aboutissants d'une telle entreprise. Celle-ci, pourtant, n'aurait aucun poids si la brochette de chanteurs ne s'engageait pas à fond dans cette résurrection. Ici, aucun problème.

A commencer par Samuel Ramey qui domine la distribution de sa voix puissante et vibrante, qui en plus lui convie une charge dramatique parfois effrayante de rage ou de fourberie contenue, ou Stuart Neill qui lui rend la réplique (dramatique et musicale) avec ferveur. Cela fait passer l'insipidité des quiproquos et des invraisemblables rebondissements de l'action. À lire le texte, on rigole; à entendre la partition, on atteint presque l'épouvante. Du beau travail, bien mené par Sir Neville, et qui ravira les adorateurs de Giuseppe.



LEONORE

L. van Beethoven: *Leonore ou l'amour conjugal*, opéra en trois actes sur un livret de J. Sonnleithner et S. von Breunig d'après un texte de J.-N. Bouilly. Leonore: Hillevi Martinpelto; Florestan: Kim Begley; Don Ferrando: Alastair Miles; Don Pizarro: Matthew Best; Rocco: Franz Hawlata; Marcelline: Christiane Oelze; Chœur Monteverdi, Orchestre Révolutionnaire et romantique, dir. John Eliot Gardiner. Archiv 453 461-2. Coffret de 2 disques, durée: 2 h. 18 min. 06

Le cher Ludwig a eu bien du mal avec son unique opéra; repris, retravaillé, remanié..., aujourd'hui encore on lui tient un peu rigueur de n'avoir jamais trouvé de forme aboutie pour son *Fidelio*. John Eliot Gardiner a donc eu la (fort heureuse) idée de présenter au public la «partition originelle», la *Leonore* achevée en guerres napoléoniennes et de voir de quoi il en retournait vraiment.

Au plan du drame, c'est effectivement plus long et l'ordre inversé de certains numéros vexé certaines habitudes. Les personnages secondaires ont une plus grande place. L'action s'oriente plus vers le faire même des choses que le symbolisme métaphysique de la version finale et certains remaniements sont étonnants, comme cette version qu'on dirait tronquée du chœur des prisonniers.

Un raccourci amusant est utilisé comme subterfuge aux longs épisodes parlés: un narrateur résume l'évolution de la situation entre certains numéros et tableaux. On a donc le sentiment d'un déroulement assez serré. Néanmoins, on nage ici encore plus dans l'anecdote que reconstruction que dans la réhabilitation valable.

Il reste la musique et l'interprétation de Gardiner. Techniquement parlant, Archiv réussit encore des prodiges qu'on aime savourer. Artistiquement, Gardiner et sa bande de chanteurs suscitent un intérêt certain. Soutenue par un Orchestre révolutionnaire et romantique toujours au meilleur de sa forme, la musique explose (c'est du Beethoven après tout), ou se transforme en poésie céleste (un des plus beaux quatuors du premier acte dont je me souviens).

Comme dans le *Oberto* précédent, le livret est remarquablement bien réalisé, ce qui va vous aider à plus aisément entrer dans l'intimité de ce torse d'opéra qui n'a rien à envier de la force saisissante des sculptures inachevées de Michel-Ange.

I Musici de Montréal présente

Yuli Turovsky
Directeur artistique
et chef d'orchestre

I MUSICI de Montréal

Artiste invité: JONATHAN BOYD, Ténor

VAUGHAN WILLIAMS *Fantasia on Greensleeves*
FINZI *Dies natalis*
BRITTEN *Les Illuminations: textes de Arthur Rimbaud*
BRITTEN *Simple Symphony*

Salle de concert Pollack: 555, rue Sherbrooke Ouest

NORTEL Commanditaire principal de la saison

ARTHUR ANDERSEN

Renseignements 982-6037

OSM

Don Quichotte
une épopée littéraire et musicale

Dans le cadre de l'événement Don Quichotte, Charles Dutoit et l'OSM rendent un hommage musical au célèbre personnage de Cervantès pour souligner le 450^e anniversaire de sa naissance.

En plus
Exposition de 11 artistes québécois! Des œuvres multidisciplinaires sur le thème de Don Quichotte. À voir absolument à l'entrée de la Salle Wilfrid-Pelletier

Les Grands Concerts

Mardi 25 et mercredi 26 novembre, 20 h 00

Bach C.P.E. *Concerto pour violoncelle en la mineur*
Falla *El retablo de Maese Pedro*
R. Strauss *Don Quixote*

Charles Dutoit, chef
Maria Aragon, soprano
Manuel Cid, ténor

Alfonso Echeverría, baryton
Neal Gripp, alto
Truls Mørk, violoncelle

Radio-Canada
Chaîne culturelle FM
Diffuseur officiel

OSM
ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL
CHARLES DUTOIT

Soirée du 25 novembre

Comcheq

La Presse

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Billets: OSM: 842-9951
Admission: 790-1245
Place des Arts: 842-2112

Orchestre de Chambre McGill
Dir.: Boris Brott

MESSIE

GEORGE FREDERICK HANDEL
Version originale

Solistes:
SUZIE LeBLANC soprano
DANIEL TAYLOR alto
BENJAMIN BUTTERFIELD ténor
DANIEL LICHTI basse

Chanteurs de la Cathédrale
Dir.: Patrick Wedd

Lundi soir 24 novembre, à 19 h 30
CATHÉDRALE CHRIST CHURCH
(entre Eaton et La Baie)

Billets: 25 \$ - Étudiants: 15 \$

EXSULTATE INC.

En vente: Place des Arts 842-2112 Admission 790-1245
Information 487-5190

N.B.

À LA CHAÎNE CULTURELLE FM DE RADIO-CANADA

www.radio-canada.com

JEAN-PAUL RIOPELLE, un document-portrait à ne pas manquer diffusé à l'occasion du lancement de l'ouvrage *Des visions d'Amérique*, publié aux Éditions de l'Homme. Une émission de Mario Girard et de Claire Couture.

LA ONZIÈME HEURE
Lundi 17 novembre

UNE RIVIÈRE AVANT LA NUIT, de NELSON MINVILLE, qui signe et interprète sa première **radiofiction musicale**. En vedette les comédiens Marc Bélant, Danièle Panneton et Annie Cotton, et la bruiteuse Réjane Leblanc. Cette création exceptionnelle, présentée à la Maison de la culture Frontenac, clôture la 11^e édition de *Coup de cœur francophone*. Entrée libre.

Réal.-coord. Line Meloche
RADIOFICTION EN DIRECT
Lundi à 20 h

DUTOIT - l'OSM et la pianiste **MARTHA ARGERICH** en concert ce mercredi. Au programme, des œuvres de Stravinski, Prokofiev, Bartok, Martin et Ravel. Anim. Françoise Davoine
Réal.-coord. Christiane LeBlanc
Mercredi à 20 h

LES LIVRES EN VEDETTE à MIDI-CULTURE en direct du Salon du livre de Montréal! Les trouvailles des chroniqueurs Michel Vais (théâtre), Robert Lévesque (littérature), Gilles Daigneault (arts visuels), Richard Cummings (essai), Andrée Martin (danse) et Francine Laurendeau (cinéma). Faites vos choix! Anim. Francine Moreau
Réal.-coord. Claude Godin
Vendredi à 12 h 10

GRAND CONCERT ANNUEL de la COMMUNAUTÉ DES RADIOS PUBLIQUES DE LANGUE FRANÇAISE en direct de Paris. Orchestre philharmonique de Radio France, dir. Michael Schönwandt. Une création de Benoît Merrier et des œuvres de Nielsen et Sibelius. Présentation: Anne-Charlotte Rémond
Une émission de Monique Leblanc
LA BELLE ÉCOUTEUSE
Vendredi à 14 h

MÉLODIES
L'unique magasin de disques exclusivement
JAZZ
au Québec

LE SPÉCIALISTE DE L'IMPORTATION JAZZ

4375, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
Tél.: (514) 845-1736
Fax: (514) 845-7233

100,9 CHICOUTIMI • 98,3 MONCTON • 100,7 MONTRÉAL • 102,5 OTTAWA-HULL • 95,3 QUÉBEC • 101,5 RIMOUSKI • 90,7 SHERBROOKE • 90,3 TORONTO • 104,3 TROIS-RIVIÈRES

LES ARTS

MUSIQUE

L'«entremetteuse» en son musée

La musicologue Maryvonne Kendergi recevait la semaine dernière à Ottawa l'un des prix du Gouverneur général pour les arts de la scène. Les plus âgés savent bien pour quelles raisons: pour son attachement profond aux musiciens contemporains du Québec, pour ses efforts à faire connaître leur travail par ses entrevues à Radio-Canada. C'est surtout aux plus jeunes, à ceux qui, sans le savoir, bénéficient encore aujourd'hui de son dynamisme, que s'adresse ce texte.

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

Maryvonne Kendergi m'avait invitée chez elle, mais non sans me prévenir: elle vivait, me dit-elle, au milieu d'un certain désordre, mais elle trouverait bien une place où je pourrais m'asseoir.

C'est qu'à 82 ans, Maryvonne Kendergi habite dans un musée. Les artéfacts? Ses livres dédiés par Gaston Miron ou Stravinski (oui, Igor), ses bobines d'entrevue avec Edgar Varèse, sa correspondance... Une vie comme la sienne, ça ne tient pas dans des tiroirs. Ses souvenirs sont donc partout, bien en vue, ou bien dans des sacs et des boîtes sur lesquels sont inscrits des noms: John Cage, Honegger...

On comprend vite que Maryvonne Kendergi n'est pas du genre à se départir facilement de ses souvenirs, ou de quoi que ce soit, habitude commune à bien des gens qui ont connu la guerre et la privation.

Née arménienne en 1915, en plein génocide, elle suivit la trajectoire en zigzags de tous ces survivants de massacres. Avec sa famille, elle se réfugia en Syrie, puis reçut du gouvernement une bourse pour étudier la musique à Paris. Manque de chance, la guerre éclata et la Syrie se rangea dans le camp allemand. Par principe, Maryvonne Kendergi rendit sa bourse et mit entre parenthèses sa carrière de pianiste. «De toute manière, pour moi, l'important n'était pas de jouer devant un public mais de communiquer avec lui, avec la musique pour langage.»

Chargée des activités culturelles à la Cité universitaire de Paris une fois la guerre terminée, elle prépara notamment un concert-hommage à Honegger. «À 19h, on m'avertit qu'il venait d'avoir une crise cardiaque et qu'il ne pourrait pas venir. Impossible de reporter le concert. À 20h30, on vint me prévenir: Honegger venait d'arriver, l'air hagard. Il assista même à la réception donnée en son honneur ensuite et il me dit: "Il y a plein de jeunes, ici, il fallait que je vienne." Ce sont des expériences de vie que vous n'oubliez pas. On ne s'intéresse pas au domaine de la création par simple souci esthétique, mais par tout ce qui tourne autour.»

Ce qui tourne autour? Ces petits moments d'éternité, ces rencontres magiques. Remarquée par la radio française, elle entreprit une carrière de communicatrice qui la détournait pour toujours de sa carrière de pianiste.

En 1956, elle fit un petit saut au Canada, histoire de rendre visite à ses parents installés en Saskatchewan. Son petit saut se prolongea... toute sa vie.

Communiquer

Ici, Radio-Canada se l'appropriait et lui offrit l'occasion de continuer de rencontrer des légendes vivantes ou en devenir.

Dans son hommage à Maryvonne Kendergi à Ottawa la fin de semaine dernière, le compositeur Gilles Tremblay a rappelé à quel point elle

était dotée «d'un charisme rare pour mettre les personnes en relation les unes avec les autres». Maryvonne Kendergi se reconnaît dans cette description. «Je me suis toujours vue comme une entremetteuse entre l'interprète et le grand public.»

À Toronto, en 1962, elle eut la chance de réaliser une entrevue avec Stravinski, venu au pays à l'occasion de ses 80 ans. D'un naturel plutôt «grouille», Maryvonne Kendergi ne put s'empêcher de lui demander de consacrer sa biographie.

«Sur la première page, il dessina sa main, puis me regarda: "Vous voulez que je dessine aussi l'autre?" Il tourna la page, dessina son autre main, puis signa "Stravinski".»

Maryvonne Kendergi quitte sa petite chaise droite et court en chercher la preuve dans sa bibliothèque. Il avait de petits doigts, Stravinski.

Elle revient avec cette autre dédicace, de Varèse celle-là. Avec lui aussi, elle a déjà mené une entrevue à New York. «Il ne finissait pas ses phrases et il parlait à toute vitesse, crûment, en parlant parfois de cet imbécile-ci, de cet imbécile-là.»



ROY HUBLER

Maryvonne Kendergi éprouve une véritable passion pour la musique contemporaine.

Le poète Saint-John Perse participait à cet hommage rendu à Varèse ces jours-là. «Je me souviens de sa voix cavernueuse [qu'elle imite]: Monsieur Varèse, nous nous levons en votre hon-

neur... » Maryvonne Kendergi devait rentrer avec Pierre Mercure à Montréal dès le lendemain. Le couple Varèse l'invita plutôt chez lui le lendemain, à une réception intime, avec Saint-

John Perse et Pierre Boulez. «Varèse avait quantité de lettres de Debussy», se souvient-elle.

Des communications à l'enseignement, il n'y avait qu'un pas, que Mary-

vonne Kendergi fit «à reculons». «J'ai toujours préféré la radio.»

En même temps que ses cours de musicographie à l'Université de Montréal, elle participe à la mise sur pied de la Société de musique contemporaine du Québec, «la première du genre dans toute l'Amérique du Nord», rappelle-t-elle.

Le prix du Gouverneur général visait à récompenser l'action bénévole de Maryvonne Kendergi pour la musique contemporaine. Plus que bénévole, elle fut aussi mécène.

Comment, dès les années 50, en vient-on à se passionner pour la musique contemporaine, si méconnue au Québec encore aujourd'hui? «À Paris, je côtoyais beaucoup de peintres. Ils m'ont ouvert l'esprit à l'art abstrait.»

Sa reconnaissance sans bornes au Québec a fait le reste. «Jamais je n'aurais pu mener une telle carrière à Paris, où tout était déjà installé.»

Mon regard se pose sur un petit fanion sur sa table: «Dixième anniversaire de la Charte de la langue française: 26 août 1977-26 août 1987». Combien de Québécois l'auraient conservé?

Le plus grand regret de Maryvonne Kendergi? Ne pas parler l'arménien. «La Syrie était sous mandat français. Je parle aussi l'arabe, mais pas l'arménien», confie Maryvonne Kendergi, pleine de regrets.

C'est l'heure de manger, certes, mais surtout de rentrer au bureau. Elle insiste pour que nous allions dans un café. Nous mangeons chacun un sandwich. Nous nous levons, puis, fidèle à elle-même, elle me tend la serviette de table en papier. «Apportez-la, ça vous sera utile au bureau.»

Le club des collectionneurs d'art et amateurs

Visite de collections et rencontre avec M. Roy Lacaud Heenan
mardi 18 novembre à 17 h 30
lieu : 1250, boul. René-Lévesque Ouest, bureau 2500, Montréal
coût : 25 \$ non-membre - gratuit pour les membres du Club
inscription sur place acceptée



Prochaine activité :

Rencontre avec M. Iégor de St-Hippolyte

jeudi 27 novembre à 17 h 30
Hôtel des Encans - 2825, rue Bates, Montréal

Faites partie d'un Club dynamique pour être à la fine pointe de l'information en art! Adhésion annuelle 200 \$/personne; 300 \$/couple

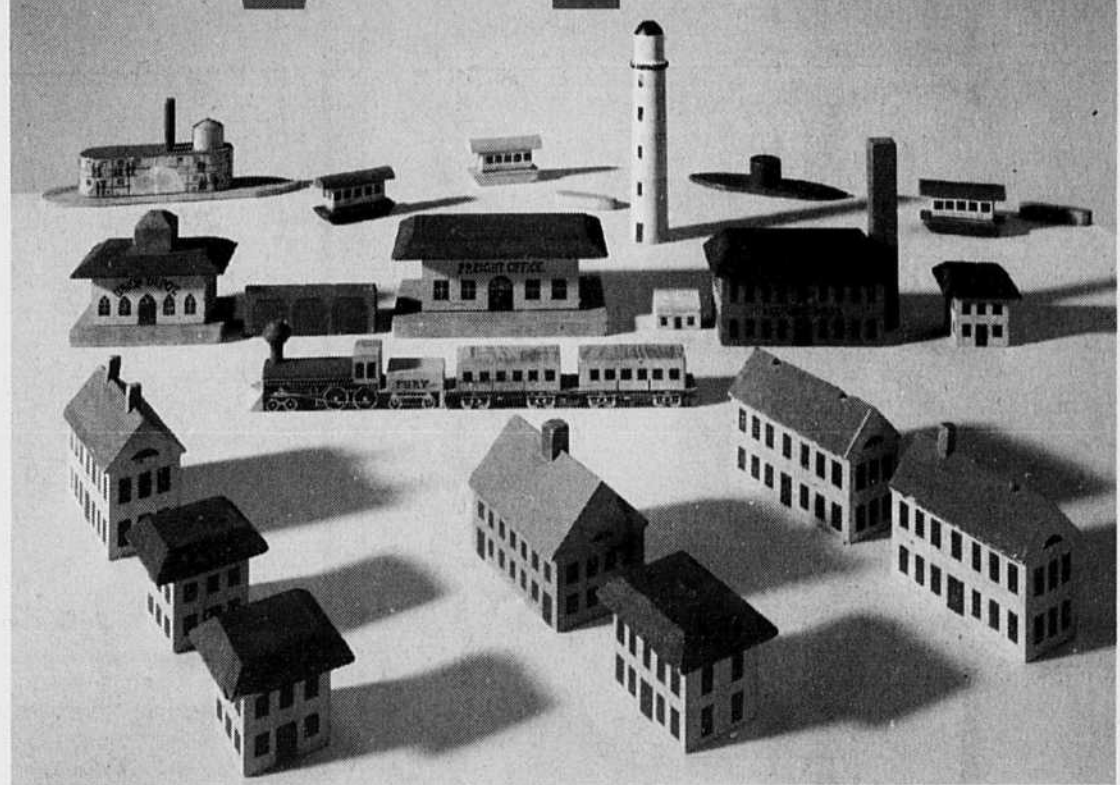
Pour renseignements et inscriptions :
Mme Manon Blanchette - (514) 847-6911

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal (Québec) H2X 1Z8

DU 22 OCTOBRE 1997 AU 31 MAI 1998

LA VILLE EN JEU



Ateliers de création du CCA : Visitez l'exposition et construisez votre propre ville-jouet lors d'un atelier pour les enfants accompagnés d'un adulte. Toutes les fins de semaine jusqu'au 26 avril. Enfants (3 à 12 ans) 2 \$ /Adulte 4 \$. Prière de réserver à l'avance : 514 939.7026

CCA

Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture 1920, rue Baile, Montréal

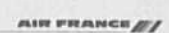
L'acquisition de la Collection de jeux et de jouets d'architecture du CCA a été subventionnée généreusement par Bell Canada. Le CCA remercie la Fondation de la famille J. W. McConnell et le British Council de leur appui aux programmes publics.



Montréal.



Une présentation de
METRO



ASTÉRIX L'EXPOSITION

UNE AVENTURE À TRAVERS 300 ŒUVRES

Jusqu'au 16 novembre 1997

Une nouvelle aventure d'Astérix vous attend au Musée des beaux-arts de Montréal. À travers les sympathiques personnages de la bande dessinée, découvrez les richesses de la civilisation celte et de l'art gallo-romain. Suivez le guide Astérix!



MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Ouvert du mardi au dimanche de 11 h à 18 h (jusqu'à 21 h le mercredi).
Pavillon Benaiah Gibb, 1379, rue Sherbrooke Ouest. Information: (514) 285-2000 www.mbam.qc.ca



LES ARTS

ARTS VISUELS

Couleurs propres

MONTREAL NOSTALGIQUE

Robert Walker

C'EST DU JOLI

Sylvie Laliberté
Galerie Christiane Chassay
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
local 418, jusqu'au 22 novembre

BERNARD LAMARCHE

On avait vu Robert Walker l'an passé dans l'exposition collective d'œuvres petits formats organisée par Gaston Saint-Pierre, *Proverbes et dictons: une comédie de mœurs*, en mars dernier, à la galerie Christiane Chassay. Walker y avait montré ce qu'on avait appelé alors un «*jeu de vitrine irrévérencieux*», sans plus longuement y revenir, fau-

te de place. Or, cette irrévérence et ces jeux sont toujours convoqués dans la généreuse galerie de scènes urbaines de Walker. En captant les hasards des développements du vocabulaire de signes des enseignes, des vitrines et des logotypes tels que rencontrés dans la trame urbaine, Walker montre de quoi est filé le tissu métaphorique qu'est la ville. À la différence près que cette fois-ci, aucune manipulation d'images n'entre en ligne de compte.

Malgré le commentaire social encore une fois retrouvé dans les nouvelles photographies de Walker, l'emphase est mise sur une certaine géométrie désordonnée ainsi que sur les rimes formelles accentuées par les recoupements que l'accrochage propose (par exemple, autour des escaliers de la ville). Beaucoup

de temps s'est écoulé depuis que Walker a participé au groupe *Insurrection Art Co.*, au début des années soixante-dix. En effet, de politique on ne retrouve plus que des allusions, comme dans cette image d'une boîte postale de Poste Canada, ancien modèle, esulée, coincée entre un édifice et cette plaque de rue annonçant «*cul-de-sac*». Quoique l'allusion est immédiatement ravivée au profit de la composition et des jeux d'ombres portées. Si les pulsions politiques de Walker se sont sensiblement éteintes, l'acuité de son regard photographique ne s'est pas forcément émoussée.

Dans la petite salle de la galerie, Sylvie Laliberté, qui s'est fait connaître auparavant comme vidéaste et performeuse, expose une série d'œuvres sur papier (et contrairement à ce qu'on soulignait la semaine dernière, il ne s'agit pas d'eau-fortes, mais de collagraphie!). Sur fond de formes naïves et de trames décoratives grattées à la surface du support, se détachent des phrases tout simplement délicieuses, sans ponctuation. Voici ce qu'on peut y lire: «*Embrasse la distanciation de ma part*», «*La vie n'est pas courte ce sera bel et bien la chose la plus longue que j'aurai faite*», «*C'est joli les conversations quelqu'un parle les autres attendent leur tour quelquefois quelqu'un n'attend pas tout à fait cela s'appelle couper la parole*», «*Les petites choses m'épatent trop j'oublie d'en faire des grandes*».

Ces œuvres grugent les petites mécaniques de notre quotidien. Elles en montrent l'absurde et la vacuité. Les œuvres, il y en a treize (!) affichent un humour satirique portée par une rhétorique enfantine étudiée.

N'empêche, ces œuvres conservent une certaine saveur nostalgique en opposant une plastique bonbon à des phrases substantiels qui traitent de nos comportements. Très certainement un des moments de fraîcheur de la saison. À déguster.



SOURCE GALERIE CHRISTINE CHASSAY

C'est du joli, de Sylvie Laliberté (1997)

N° 309 — LA COULEUR DES LIEUX, COPENHAGUE

Galerie Yves Leroux
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
local 413, jusqu'au 29 novembre

L'autre côté du corridor, en sortant de la galerie Chassay (l'organisation géographique des galeries étant ce qu'elle est!), vous ne trouverez rien, en franchissant le seuil de la porte de la galerie Yves Leroux. Enfin, presque rien. Vous verrez quelques monochromes légèrement texturés appuyés au mur sur des petits supports métalliques, quelques lignes écrites aussi, associant des numéros à des adresses civiques et à des dates, et sur un autre mur une photographie couleur, une place prise à Copenhague, nous apprend le titre de l'exposition. Avec cette courte description, vous avez déjà tous les éléments qui garnissent cette exposition de Guy Pellerin, qu'on avait pas vu à

Montréal depuis trois ans. Vous avez tout et rien à la fois, car vous n'avez pas les règles qui ont précédé ces objets. Encore faut-il reprendre, comme l'a fait Sylvie Parent dans le fascicule qui accompagne les œuvres, quelques pistes de la carrière de Pellerin (non pas pour comprendre, ça n'est après tout pas si compliqué, mais pour savoir que chez Pellerin, cette exposition se situe dans une continuité notable).

En 1992, à la galerie Chantal Boulanger, Pellerin accrochait des structures tabulaires reprenant exactement, à plus petite échelle, les contours des murs sur lesquels elles étaient posées. Une œuvre, plus grande, reprenait en découpe le plan de la galerie. Cette avenue s'inscrivait pertinemment dans les pratiques dites de l'*in situ*, dans la mesure où c'est la prise en considération des données spécifiques au lieu d'exposition qui déterminait les formes qu'allaient prendre ces petits tableaux. En 1994, poussant un cran plus loin cette logique, mais abandonnant les registres de la *site specificity*, Pellerin accrochait à la galerie Leroux des monochromes qui empruntaient leurs couleurs à des appartements où avait séjourné l'artiste. Ce fin passage du privé au public donnait, comme l'écrit aujourd'hui Parent, une «*visibilité aux lieux*», inscrivant dans ces «*portraits de lieux*», une série de références personnelles suggérées par le pouvoir d'évocation de la couleur.

L'exposition *La couleur des lieux, Copenhague* poursuit dans cette lignée, en fermant la boucle. L'an dernier, Pellerin reprenait l'exposition de 1994 à Copenhague, à la galerie Weinberger. Les œuvres monochromes que vous verrez à la galerie Leroux rapportent à Montréal les teintes de ce voyage de l'artiste avec ses œuvres. Comme des fragments de murs qui laisseraient voir leur histoire chromatique, les panneaux de contre-plaqué affichent leurs strates matérielles de même que les couches de couleurs (toutes les couleurs sont reprises sur chaque panneau, une seule est apparente à la surface) que le temps (celui du voyage) leur a appliqué.

Ce que réussit cette exposition, c'est de redonner des résonances extrapicturales aux monochromes, de



SOURCE GALERIE YVES LEROUX

Montréal mélancolique, de Robert Walker

réinscrire ces derniers dans un réseau de références repérables, en même temps que de faire vibrer les cordes des réminiscences attachées aux lieux de séjour et de passage. À ce titre, cette récente production vaut bien moult pratiques frayant du côté de la mémoire, un thème qui pullule horriblement ces dernières années. Au moins, elle lui donne des paramètres clairs, sans renoncer à la poésie silencieuse que portent les souvenirs personnels. Pas convaincus? Voyez dans la galerie cette superbe image de Copenhague et entrez dans ses couleurs, vous verrez bien.

DAUDELIN

Découvrez l'œuvre d'un pionnier de la sculpture contemporaine québécoise et de l'art intégré à l'architecture. Plus de 190 peintures, sculptures, dessins, gouaches, gravures, objets d'art décoratif, marionnettes et maquettes pour des projets d'art public. Des œuvres réalisées par Charles Daudelin entre 1940 et aujourd'hui.

Petits bronzes créés par Charles Daudelin en vente exclusivement à la Boutique du Musée.

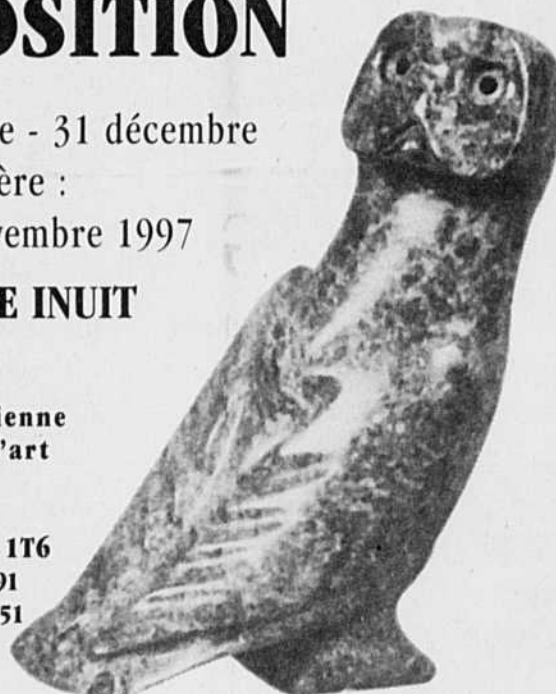
Procurez-vous le livre *Daudelin* à la Boutique du Musée. Également distribué en librairie par Les Publications du Québec.

EXPOSITION

22 novembre - 31 décembre
avant première :
20 & 21 novembre 1997

SCULPTURE INUIT

Gilde canadienne
des métiers d'art
Québec
2025, Peel
Montréal H3A 1T6
Tél: (514) 849-6091
Fax: (514) 849-7351



OSIUTUK IPEELEE

22 jeunes artistes québécois exposent au Musée!

Rencontre avec les artistes
chaque mercredi à 19 h

DE FOUGUE ET DE PASSION
JUSQU'AU 4 JANVIER 1998

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

LE DEVOIR

Pentacom

Métro Place des Arts - Renseignements: (514) 847-6212

LE CENTRE D'EXPOSITION DE BAIE-SAINT-PAUL



Du 27 septembre 1997 au 27 janvier 1998

Exposition Jean Paul Lemieux
«Une île»

Les amis de Lemieux en Charlevoix

Le monde de madame Pepper
Kathleen Daly
George D. Pepper

23, rue Ambroise-Fafard, Baie-Saint-Paul (418) 435-3681

Ouvert tous les jours de 9 h à 17 h
Subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec



Charles Daudelin,
Femme accroupie, 1947.
Pierre, 59 x 67 x 37 cm.
Cali. Musée des beaux-arts
du Canada

Du 24 septembre 1997 au 15 février 1998

MUSÉE DU QUÉBEC

Parc des Champs-de-Bataille, Québec

Cette exposition est présentée grâce à une contribution financière du ministère du Patrimoine canadien (Programme d'aide aux musées).

Heures d'ouverture: Du mardi au dimanche de 11 h à 17 h 45; le mercredi de 11 h à 20 h 45.
Droits d'entrée: 5,75 \$ (ainé); 4,75 \$; étudiant: 2,75 \$; moins de 16 ans: gratuit

Renseignements 643.2150 <http://www.mdq.org>

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

LES ARTS

EXPOSITIONS

Un scandale comme on n'en fait plus

L'exposition *Sensation*, à la Royal Academy of Arts de Londres, montre que les jeunes artistes britanniques savent encore générer controverses et débats. Et ceux d'ici?

RÉMY CHAREST

En 1966, Myra Hindley était arrêtée puis condamnée pour les meurtres passablement sauvages de cinq enfants. Sa photo de police, reprise dans les médias nationaux chaque fois que l'on reparle de l'affaire, est devenue au fil des ans une image connue de tous en Angleterre.

En cette fin de 1997, la photo de Myra Hindley a refait surface dans le cadre de l'exposition *Sensation*, à la Royal Academy of Arts de Londres, sous la forme d'une reproduction immense (onze pieds sur neuf) signée Marcus Harvey. Le tableau — où les points d'imprimerie surdimensionnés qu'on croit voir de loin s'avèrent, de plus près, être des traces de mains d'enfants — a fait scandale, au point d'amener l'Académie à en considérer le retrait et, surtout, au point d'amener des manifestants à tenter de l'endommager. Harvey étant accusé de glorifier l'image de la meurtrière. Et pourtant, passé le choc initial, le tableau apparaît plutôt comme le rappel de la présence, derrière ce visage presque joli, de cinq enfants disparus, trop souvent oubliés — une remise en contexte brutale, plutôt qu'une glorification.

L'œuvre a en fait servi de point focal à la controverse suscitée par l'ensemble de l'exposition, des tableaux, sculptures et installations souvent assez «shocking» de 42 jeunes artistes britanniques faisant partie des collections du magnat de la publicité Charles Saatchi. L'exposition valait d'ailleurs à l'institution qui l'accueille d'être rebaptisée la «Royal Academy of Porn» par le très populiste quotidien *Daily Mail*. Il faut bien le dire, ces œuvres ont rarement tendance à manquer d'impact.



SOURCE ROYAL ACADEMY OF ARTS OF LONDON
Great Deeds Against the Dead, de Jake et Dinos Chapman.

On pensera par exemple à *Self*, autoportrait que Marc Quinn a réalisé en versant huit pintes de son propre sang dans un moule de sa tête pour réaliser une œuvre «organique» qui doit être conservée sous le point de congélation dans un boîtier vitré réfrigéré. Incrédule *a priori*, l'observa-

teur prend graduellement conscience de la nature véritable de l'œuvre et, du coup, de caractéristiques fort prenantes, comme le rapport si serré qui existe ici entre l'artiste et son travail de création.

L'émotion d'abord

Certaines œuvres ont de quoi inspirer un dégoût total et sans nuances. Il est difficile d'apprécier avec sympathie les mannequins mutilés de Jake et Dinos Chapman: cadavres émasculés dans *Great Deeds Against the Dead* (inspiré de Goya) ou corps d'enfants mutants amalgamés en un bloc, où les nez et bouches sont parfois remplacés par des pénis et anus, dans *Tragic Anatomies*.

Comme le nom de l'exposition l'indique avec raison, on fait ici appel aux sens et à l'émotion plutôt qu'à des interrogations formelles raréfiées. Quand on voit le *Dead Dad* de Ron Mueck, reproduction hyperréaliste du corps nu du père de l'artiste, on est confronté de façon très immédiate à notre rapport au corps humain, à la mort et, à cause de l'échelle (l'objet fait trois pieds), à un effet de perception déroutant qui tient de l'illusion d'optique. De façon plus ludique, la même chose se produit quand on voit *Two Fried Eggs and a Kebab* et *Au Naturel* de Sarah Lucas, où la représentation du corps est réduite à des caricatures des organes sexuels: deux œufs frits et un pita bourré de viande pour les seins et le sexe féminin dans le premier cas, deux oranges et un concombre sur un matelas pour un sexe masculin en érection dans le second.

Mais le plus fort du groupe — collectionné avec la plus grande assiduité par Saatchi — est sans contredit Damien Hirst, dont les installations animales ne manquent pas de panache, d'humour noir et d'impact. Dans un bassin de cinq mètres sur deux rempli de formol, Hirst a installé un requin entier, qui trône dans la première salle de *Sensation*: étonnamment émouvante, l'œuvre s'intitule *The Physical Impossibility of Death in the Mind of Someone Living*. Un peu

plus loin, *A Thousand Years*, dont le titre évoque les promesses de longue vie du Reich allemand, montre une tête de vache pourrissant dans une cage vitrée où pullulent des mouches sorties de la viande vieillissante. En face de cette décomposition un rien odorante, un porc coupé en deux sur le sens de la longueur se déplace, dans deux bassins, le long d'un mécanisme coulissant, inspirant un titre tiré d'un jeu d'enfants: *This Little Piggy Went to the Market*, and *This Little Piggy Stayed Home*.

Faire *Sensation* ici?

En rapport avec l'art d'ici, *Sensation* oblige le visiteur québécois à se poser de sérieuses questions sur la façon dont l'art se crée ou se collectionne dans notre petit coin d'Amérique. Car Charles Saatchi, en collectionnant l'audacieux et le percutant, en misant sur des artistes qui peuvent être honnis autant qu'adulés, montre une implication rare dans le développement de l'art contemporain. Par comparaison, la collection Lavalin qu'on a tant citée en exemple semble à peine plus pertinente qu'une collection de macramé.

La masse des protestations suscitées dans tous les segments de la société par *Sensation* a aussi de quoi faire réfléchir. Le dernier tollé québécois avait eu à voir avec la transformation du Musée des beaux-arts en Musée des beaux chars. Même la célèbre robe de viande de Jana Sterbak n'avait pas réussi à susciter autant de réflexion sur l'art et sa place dans notre société, le débat ayant surtout tourné autour de l'intervention des politiciens dans le financement des musées.

Y aurait-il, dans l'art québécois contemporain, de quoi faire une telle *Sensation*? On est en droit de se le demander. Et il ne s'agit pas seulement là d'une question de scandale ou de controverse, mais bien d'une question de pertinence. L'exposition des collections Saatchi démontre sans l'ombre d'un doute la pertinence des jeunes artistes britanniques dans leur société. Peut-on en dire autant de ceux d'ici?

**Rene Detroye 2C1MA et
Miriam Shiell Fine Art**

*vous invitent à une exposition
de tableaux et d'aquarelles
de collections privées*

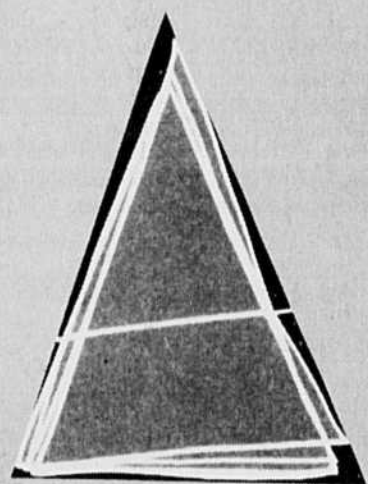
riopelle

Yseult Riopelle sera présente pour l'ouverture
le vendredi 21 novembre de 16 h à 18 h 30

Du 22 novembre au 19 décembre
de 10 h à 17 h

16 A Hazelton Avenue, Toronto, Ontario, Canada, M5R 2E2
Tél. 416-925-2461 Fax. 416-925-2471 Email: mshiell@sprynet.com

ASSOCIATION DES GALERIES D'ART CONTEMPORAIN



A G A C

372, rue Sainte-Catherine Ouest, espace 521
Montréal (Québec) H3B 1A2
Téléphone : 861-2345

Édifice Belgo

M O N T R É A L

jean-paul riopelle

Peintures et dessins sur papier 1953-1989

Jusqu'au 22 novembre

Conférence le samedi à 11 h. Entrée gratuite

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514 849.1165 Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

GUY PELLERIN

*la couleur des lieux
Copenhague*

jusqu'au 29 novembre

GALERIE YVES LE ROUX

372, rue Ste-Catherine Ouest, local 413, Montréal (Québec) H3B 1A2 Tél. : 868-1717 Fax : 868-1991

**L'abécédaire
du Musée**



*L'art contemporain
c'est facile comme a,b,c !*

L'alphabet en 26 œuvres
de la Collection
Jusqu'au 12 avril 1998



MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal
Téléphone : (514) 847-6212
Métro Place-des-Arts

Détails : œuvres de Robert Adrian X,
Martha Townsend, General Idea

**MARIE-CHRISTINE LANDRY
GEORGES ROUSSE**
Jusqu'au 15 novembre 1997

BRUNO ULMER
20 novembre - 20 décembre 1997

GALERIE GRAFF
963, Rachel Est, Montréal, Qc H2J 2J4
tél. : (514) 526-2616 e-mail: graff@cam.org

TROIS POINTS

**MICHÈLE ASSAL
PROPOS SIMULTANÉS**
Jusqu'au 15 novembre

MARIO COTÉ
22 novembre au 20 décembre

372, rue Sainte-Catherine Ouest
Porte 520, Montréal (Québec)
Canada H3B 1A2
Tél. : (514) 866.8008
Téléc. : (514) 866.1288



Avec la participation du Ministère de la Culture du Québec

**DUFY
MATISSE**

AQUARELLES,
DESSINS, HUILES,
BRONZES

DERNIÈRE JOURNÉE

WADDINGTON & GORCE

1446, rue Sherbrooke Ouest
Montréal H3G 1K4
Tél. : 847-1112 Fax : 847-1113
Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h

Dernier jour

**Francine
Simonin**

*Chroniques
et autres suites*

20 novembre - 20 décembre

**Richard
Deschênes**

Galerie Éric Devlin
460, Sainte-Catherine Ouest
Espace 403
Montréal H3B 1A7
Tél. : 514-866-6272
Fax : 514-866-7284
Du mercredi au vendredi de 12 h à 18 h,
le samedi de 12 h à 17 h

galeriericdevlin

Q U É B E C

**CHARLES DAUDELIN
DESSINS RÉCENTS**

Vernissage : le vendredi 21 novembre à 17 h
L'exposition se tiendra du 18 novembre au 7 décembre

Galerie Madeleine Lacerte
1, côte Dinan, Québec (Québec) Tél. : 1.418.692.1566

Élaine Boily Michel Dupont

Correspondances poétiques Oeuvres récentes

16 novembre au 21 décembre 1997

GALERIE ESTAMPE PLUS

49, rue Saint-Pierre, Québec Tél. : (418) 694-1303

**À VOIR À LA GALERIE
DES MÉTIERS D'ART**

- Les œuvres des finalistes du Prix François-Houdé
- Les œuvres des finissants des écoles de métiers d'art (niveau 3)

MARCHÉ BONSECOURS
350, rue St-Paul Est, Montréal
(514) 878-2787

Activités reliées à l'exposition

ÉLOGE DE LA JOAILLERIE D'ART AU QUÉBEC

• CONFÉRENCES •

16 novembre 1997 à 14 h

Chantal Gilbert

Présentation et visite

commentée de l'exposition

Georges Schwartz

L'école montréalaise du bijou

6 décembre 1997 à 14 h

Anne Fauteux

«Mon travail»

7 décembre 1997 à 14 h

Barbara Stutman

«Ma carrière»

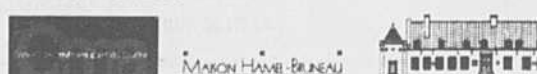
Cette exposition, une production de la Maison Hamel-Bruneau, est une présentation du Conseil des métiers d'art du Québec, en collaboration avec le Musée du Château Ramezay

**ÉLOGE DE LA JOAILLERIE D'ART AU QUÉBEC
JUSQU'AU 11 JANVIER 1998**

Musée du Château Ramezay

280, rue Notre-Dame Est • (514) 878-2787 (ARTS)

Heures d'ouverture :
du mardi au dimanche :
10 h à 16 h 30



PIERRE AYOT • LUC BELAND • CHRISTIAN BOLTANSKI • SYLVIE BOUCHARD • GILBERT BOYER
KITTE BRUNEAU • SERGE COURNOYER • GREG CURRIE • MARCEL DUCHAMP • PATERSON EVEN • ROBERT FRANK • WYN BEETNS • JUANASALIK IQUIMIA
GIUSEPPE PENONE • ROYDEN RABINOWITCH • KEITH SONNIER • HAIM STEINBACH • ANTONI TAPIES • MARTHA TOWNSEND • RENÉE VAN HALM • BILL WOODROW
CHRISTIAN KIOPINI • BERTRAND LAVIER • JEAN-PIERRE MORIN • KENNETH NOLAND • ALFRED PELLAN

LE DEVOIR

À LA TÉLÉVISION

SAMEDI

NOS CHOIX

Paul Cauchon

QUÉBEC PLEIN ÉCRAN

La ministre au passé de militante contestatrice, Louise Harel, est bien installée dans la chaise du pouvoir. Elle est l'invitée d'Anne-Marie Dus-sault.

Télé-Québec, 18h30

DUO POUR UNE SOLISTE

Louise Marleau et Benoît Girard forment un duo très fort dans cette pièce de Tom Kempinski, adaptée ici par la cinéaste Mireille Dansereau.

Télé-Québec, 19h30

QUÉBEC SALUE BREL

Un spectacle-hommage à Brel, présenté au Festival d'été de Québec cet été, avec Luce Dufault, Pierrot Four-nier, Philippe Lafontaine et autres.

TV5, 19h30

LES FIFTIES

Cette série documentaire de type so-cio-logique, culturel et politique sur les années 50 est plutôt passionnante.

Canal D, 20h

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN



À LA MANIÈRE DE CARLITO
(4) (Carlito's Way) É.-U. 1993. Drame policier de B. De Palma avec Al Pacino, Sean Penn et Penelope Ann Mil-ler. À sa sortie de prison, un gangster se laisse entraîner par son avocat dans une sale affaire de règlement de comptes.

TQS 20h30

UN AMOUR DE COCCINELLE

(4) (The Love Bug) É.-U. 1968. Co-médie de R. Stevenson avec Dean Jones, Michele Lee et David Tomlin-son. Un amateur de courses automo-biles achète une Volkswagen qui se révèle dotée de qualités extraordi-naires.

SRC 14h

LA FOLIE DU ROI GEORGE

(3) (The Madness of King George) G.-B. 1994. Comédie dramatique de N. Hytner avec Nigel Hawthorne, He-len Mirren et Ian Holm. Le roi Geor-ge III d'Angleterre éprouve des troubles nerveux qui provoquent chez lui des comportements gros-siers et irresponsables.

TQ 21h30

ANALYSE FATALE

(4) (Final Analysis) É.-U. 1992. Dra-me policier de P. Joanou avec Richard Gere, Kim Basinger et Uma Thur-man. Un psychiatre est entraîné dans une troublante affaire de meurtre im-piquant une de ses patientes et la sœur de celle-ci.

SRC 22h50

ZAZIE DANS LE MÉTRO

(2) Fr. 1960. Comédie de L. Malle avec Catherine Demongeot, Philippe Noiret et Vittorio Caprioli. Une fillette qui rêve d'aller en métro s'échappe de chez son oncle afin d'errer à sa guise.

Canal D 24h30

DIMANCHE

NOS CHOIX

Paul Cauchon

SCULLY RENCONTRE

Qui aurait prévu, il y a 15 ans, que les descendants de la vieille monarchie russe pourraient redevenir d'actuali-té? Scully rencontre Nicolas Roma-nov, chef de la maison impériale de Russie.

Radio-Canada, 11h

CELINE: LET'S TALK ABOUT LOVE... AVEC JULIE

Le gros show de la fin de semaine. En exclusivité, les pièces du nouveau disque de Céline Dion (ou Céline sans accent...), des scènes filmées en répétition avec Barbra Streisand, Ca-rolé King, Pavarotti, etc., une entre-vue avec Snyder qui nous apprend tout sur les bouffes de René Angélil ou sur le choix de costumes de Céli-ne... Pour fans.

TVA, 19h30

JAZZ

Marianne Faithful, personnage fasci-nant s'il en est un, en spectacle au dernier Festival de jazz de Montréal.

Canal D, 22h

SURVIVANTS DE LA SHOAH

Un documentaire sur l'organisme mis en place par Steven Spielberg, qui veut réunir la plus grande collec-tion de témoignages audiovisuels sur les survivants de l'Holocauste.

Radio-Canada, 22h40

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN



LA LISTE DE SCHINDLER

(2) (Schindler's List) É.-U. 1993. Dra-me de guerre de S. Spielberg avec Liam Neeson, Ben Kingsley et Ralph Fiennes. Un industriel allemand s'ar-range pour sauver de l'Holocauste les employés juifs qui travaillent dans son usine de Cracovie.

SRC 20h

SALAM CINEMA

(3) Iran. 1995. Documentaire réalisé par M. Makhmalbaf. Un réalisateur qui prépare un film pour le centenaire du cinéma fait passer une audition à un groupe de candidats.

TQ 19h30

FICTION PULPEUSE

(3) (Pulp Fiction) É.-U. 1994. Drame de meurtres de Q. Tarantino avec John Travolta, Bruce Willis et Samuel L. Jackson. Deux tueurs à la solde d'un caïd de la drogue sont amenés à croi-ser les destins de divers personnages aussi louches qu'eux.

TQS 21h

L'HISTOIRE DE JOHNNY

(3) (Naked) G.-B. 1993. Drame de mœurs de M. Leigh avec David Thewlis, Lesley Sharp et Katrin Cart-lidge. Les tribulations d'un jeune mar-ginal de Manchester qui s'en va re-trouver son ancienne compagne à Londres.

TQ 21h30

CANAUX	16h30	17h00	17h30	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30
RC	2 2 4	Branché!	Jeune Indiana Jones	Le Téléjournal	C'est juste une farce!	Un Gars, une Fille	Hockey / Capitals - Canadiens					Le Téléjournal	Les Nouvelles du sport (22-27)	Cinéma / ANALYSE FATALE (4) avec Richard Gere, Kim Basinger (22-50)	
TVA	6 7 9														
13															
4 5 6		Magie sur glace Banque Royale Skate America (16:00)		Le TVA	Cinéma / CONEHEADS (5) avec Dan Aykroyd, Jane Curtin			Cinéma / PROPOSITION INDÉCENTE (5) avec Demi Moore, Woody Harrelson					Le TVA / Sports (23-25)	Loteries (23-44) / Cinéma / HELLO MARY... (7) (23-55)	
7 8 9															
10 11 13															
40															
TQS	15 17 24	Cinéma / LE PETIT SIMON S'INSTALLE (5) avec Jonathan, Lindoff, Oskar Lotkvist (16:00)	Il était une fois Bernard Voyer	...corte échelle	Québec plein écran - Édition du week-end		Arts et Spectacles / Duo pour une soliste			Cinéma / LA FOLIE DU ROI GEORGE (3) avec Nigel Hawthorne, Helen Mirren				Québec plein écran (23-28)	
30 46															
2 4 16		Les Hardy Boys	Habitation	Grand Journal (2) Hebdo Sports (17:40)	Le Chainon manquant	Cinéma / LES PETITS GARNEMENTS (5) avec Travis Tedford, Bug Hall		Cinéma / À LA MANIÈRE DE CARLITO (4) avec Al Pacino, Sean Penn						Le Grand Journal (23-35)	
30 35 49															
RDI		Le Journal FR2	Aujourd'hui	Bull. jeunes	Simplement...	Jrnl du siècle	Monde ce soir	Cdn à Tokyo	Horizons francophones	Le Journal RDI	Entrée des...	Le Téléjournal	Compl. télé	Griffe	Cdn à Tokyo
TV5		Vins...	Journal suisse	Olympica	Thalassa	Journal FR2	Québec salve Brel			Musique...	Télécinéma	Clip postal	Journal belge	Bon Week-end	
D		Biogr. (16:00)	Monde et Mystères / Satanisme	Arpents verts	...juste pour rire	Goût du monde / Châteaux...	Les Fifties / La Famille modèle	Les Oiseaux de nuit	Les Repentis	Jeux de société	Éros et Compagnie	Sports Safaris			
V		La Vie... / Les Trottoirs de Paris	Combat... chefs	Croque la vie											
MP		1 X 5	SPAM	Cimetière	Fax	Box-Office	Perfecto								
MX		MusiMax Collection (14:00)		Top 30 MusiMax				Les Grands Concerts	Cinéma / KID SENTIMENT (5) avec François Guy, Louis Parizeau	MusiMax Collection					
CF		Soeur volante	Radio Enfer	Chair de poule	Les Jules	Sport Académie	Joy. Naufragés	Premières Fois							
TTF		Scooby Doo	Poucette / Bientôt il pleuvra	La Cabane	Yogi l'ours	Fifi Brindacier	Road Runner	Splat!	Le Zinzin...	Les Simpson	Capitaine Star	Robert Creep	Highlander	Les Simpson	Y'en a mare
RDS		Football / Churchill Bowl (15:00)	Rallye	Sports 30 Mag	Ligue...quest.	Coupe du Monde de ski alpin	Caroline Olivier	Coach		Les Superstars WWF		Sports 30 Mag	Tennis		
6		CFL on CBC / Défilé de la Coupe Grey (16:00)	Saturday Report	Fashion File	Hockey / Canadiens - Capitals							Hockey / Oilers - Flames			
4					Hockey / Maple Leafs - Penguins										
8 13		Champions of Skating (15:00)	Entertainment Now	Newsline	Regional...	Dr. Quinn, Medicine Woman	Skate Canada International Gala / Patinage artistique	F/X: The Series				CTV News	Nightline		
12			World Championship Wrestling	Pulse	Habs this Week	Skate Canada International Gala / Patinage artistique	High Incident							Pulse / Sports	
6BL		Xena (16:00)	The Simpsons	Global News	Jake and the Kid	The Adventures of Sinbad	Xena: Warrior Princess	Early Edition		The Practice		Inside Country	Sat. Night Live		
24		Wishb. (16:35)	Runaway Bay	Round the...	Escape...	Discworld	National Geographic	Cinéma / THOSE MAGNIFICENT MEN IN THEIR FLYING MACHINES (3) / Conv. (22:20)		Cinéma / THOSE DARING YOUNG MEN... (4) (22:35)					
8		College Football / Michigan - Wisconsin (15:30)					Wheel of...	Jeopardy	Cinéma / NAKED GUN 33 1/3: THE FINAL INSULT (5) avec Leslie Nielsen, Priscilla Presley	The Practice		News	Psi Factor		
13							News	Pub					Roseanne		
22							Star Trek: Deep Space Nine					The Sports Bar	Baywatch		
3		College Football / Notre-Dame - LSU (15:30)					News	Mad About You	Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition		Walker, Texas Ranger	News	E.T. this Week	
8							Wheel of...	Jeopardy					X-Files (23:35)		
5		Figure Skating Championships (16:00)		News	NBC News		Jeopardy	Wheel of...	National Geographic / Cyclones	The Pretender		Profiler		Saturday Night Live	
10							N.Y. Wired	Siskel & Ebert							
33		Points North	Antiques Roadshow	The Lawrence Welk Show	Mulberry	...Being Served	Keeping Up...	No Place...	Austin City Limits	Cinéma / SANJURO (3) avec T. Mifune, T. Nakadai		On Tour (23:35)			
57		Beyond Wall St.	Decor	Wall Street...	Cinema	Olympica II	The Editors	McLaughlin Gr.	As Time Goes	Keeping Up...	Chef!	Faith... Future	Red Dwarf	Sessions at West 54th Street	On Tour
MM		VideoFlow (14:30)		MuchMegaHits			R.S.V.P.	Fax	Pop-Up Video	Big Ticket / Foo Fighters	VideoFlow	Fax	Beavis & Butt-Head		
TSN		Football / Churchill Bowl (15:00)		Cool Shots	Sportsdesk	Hall of Fame	Boxe / Pernell Whitaker - Andrei Pestrav	Boxe / Lou Saverese - David Izon					Sportsdesk		

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

Affichage: plaisir ou fléau?

Panneaux publicitaires géants, enseignes au néon, murs peints ou placardés... Cette surabondance de signes à messages vendeurs plaque sur le visage de nos villes une sorte de masque criard, une façade devant la façade, derrière laquelle, à la limite, les édifices semblent se dissoudre.

L'affichage finira-t-il par prendre la place de l'architecture? Que faut-il faire de l'affichage? Le bannir? Le réglementer? Comment l'intégrer à la ville? Comment harmoniser ses rapports avec le décor? Et d'ailleurs est-ce nécessaire, voire souhaitable?

Voilà sur quoi les étudiants et jeunes diplômés en architecture, en urbanisme et en design étaient conviés à réfléchir, lors d'une charrette interuniversitaire organisée pendant la fin de semaine de l'Halloween (du 30 octobre au 3 novembre), par la chaire en paysage et environnement de l'Université de Montréal, le Centre canadien d'architecture et les universités de Montréal, du Québec à Montréal, de Laval, Carleton, McGill et Concordia. On demandait aux participants de penser la question de l'affichage en appliquant leurs réflexions sur un coin de Montréal précis, choisi par eux. Ensuite, ils devaient présenter le fruit de leurs cogitations sous forme de panneau graphique. Le travail des 27 équipes participantes (au delà de cent étudiants) était exposé toute la semaine suivante, dans la galerie de la toute neuve faculté d'aménagement de l'UdM (et les travaux primés seront visibles sur le site web du Centre canadien d'architecture dès jeudi prochain: cca.qc.ca/charrette/1997/default.htm).

Les résultats de cette charrette mettent en évidence plusieurs choses.

D'abord, que la question de l'affichage suscite, chez les architectes, graphistes et urbanistes en herbe, des réactions d'une force et d'une émotivité surprenantes. Surtout, et c'est là que ça devient amusant, des réactions très opposées. Voilà qui annonce d'épiques batailles, le jour où ces cocos-là auront à dessiner nos villes!

Certains travaux témoignaient d'un dégoût profond pour l'arrogance mercantile qui se débaie dans l'affichage. Le manifeste rouge vif présenté par des étudiants du département de design de l'UQAM, par exemple (équipe n° 6), est un habile détournement du rouge du Maurier et des slogans publicitaires pour en arriver à proposer qu'on utilise les revenus de la location des espaces d'affichage commercial pour aider les gens à se loger. Alors que l'équipe n° 11 dite des «urbanistes associés» chantait l'anarchie de l'affiche en ces termes choisis: «Il faut cesser de tenter vainement l'embellissement et l'intégration douceuse des marques d'entropie urbaine. L'aléatoire génère un imaginaire qui complète celui de l'ordre et de la représentation. Il ne se planifie pas... L'aléatoire peut surgir en tout lieu, c'est ce qui alimente l'aventure urbaine».

L'ensemble des propositions montrait cependant, à l'évidence, que si l'affichage est vécu viscéralement, parfois même avec violence, par les jeunes générations, la réflexion sur la question n'en est encore qu'au stade embryonnaire dans les consciences (elle ne fait d'ailleurs pas partie des questions abordées en classe). Aussi les solutions concrètes se faisaient-elles rares parmi les panneaux exposés. On peut adorer, détester, s'indigner, dénoncer... on n'en est guère, encore, à savoir quoi faire.

Mentionnons tout de même que l'idée force de plusieurs projets était de renverser le rapport de pouvoir qui fait du citadin une victime impuissante d'un bombardement visuel continu. Plusieurs équipes ont imaginé des concentrations d'affichage dans un même lieu (boîte, corridor, zone spectacle) que le piéton ou le conducteur aurait le libre choix de traverser ou d'éviter. (Un peu selon la politique de ces stations de télévision qui passent les messages de pub en un bloc de début de soirée, plutôt que d'en saucissonner leurs programmes.) Telle sera, peut-être, la tendance de l'avenir, le jour où le design urbain s'occupera enfin, concrètement, de cette question, pour l'heure totalement ignorée des urbanistes et designers en exercice.

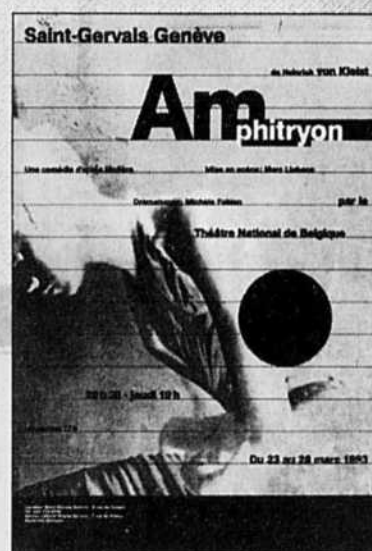
En attendant, les tourniquets de métro, les aribus, les colonnes d'informations et les stationnements de vélos continuent d'envahir la ville, par un affichage mur à mur qui a connu, ces dernières années, une croissance exponentielle. En attendant, la chaire en paysage et environnement de l'UdM (chaire subventionnée en partie par une compagnie spécialisée dans l'affichage publicitaire et dont je tairai le nom ici pour ne pas lui faire de pub gratuite) prépare un colloque sur cette question pour le printemps prochain. Une affaire à suivre...

FORMES

La ville

à l'affiche

L'affiche dans la ville



SOPHIE GIRONNAY

Dans notre monde sens dessus dessous, il est plus facile de montrer aux enfants des scènes de violence que des scènes de sexe. Il est plus facile de placarder une ville de messages pour vendre de la bière, des autos, du sucre — et d'en matraquer le pauvre passant qui n'en peut plus — que d'y afficher des idées. C'est ce qu'a découvert, éberlué, le graphiste suisse Pierre Neumann (qui se spécialise dans l'affiche et dont on peut voir, en ce moment, 117 de ses splendides œuvres au Centre de design de l'UQAM). Lui dont les images annoncent, le plus souvent, de chics événements culturels — expos, saisons théâtrales, festivals — a frappé un os le jour où il s'est mêlé de dénoncer un tyran roumain dans sa paisible ville de Lausanne.

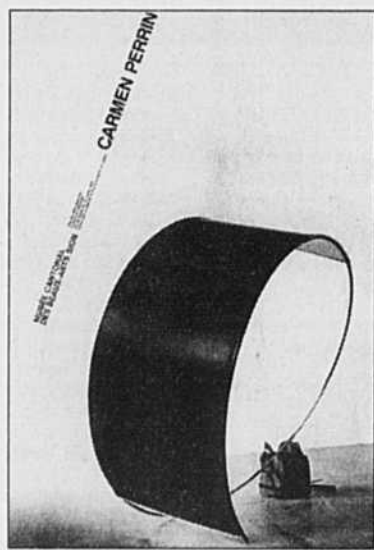
«Un matin, un charpentier m'a téléphoné pour me proposer un contrat. Il avait beaucoup de liens et d'amis en Roumanie, dont il revenait, et il souhaitait aider les gens de là-bas en finançant une campagne d'affiches contre le régime totalitaire.» Pierre Neumann, après moult esquisses, en arriva à ce concept: de simples slogans, frappés en grosses lettres, et qui affirmaient: «En roumain, peur se dit Ceausescu» ou «En roumain, faim se dit Ceausescu».

Alerté, le gouvernement suisse eut peur de s'attaquer nommément à une personnalité étrangère et de créer un incident diplomatique. Les affiches, déjà imprimées, furent saisies avant d'être collées. Les médias s'en émurent. Tollé, débats... Pendant ce temps, en Roumanie, Ceausescu et son régime tombaient d'eux-mêmes. Il fallut attendre un autre mois avant de voir enfin les affiches, nulles et non avenues désormais, sur tous les panneaux de Lausanne. «J'en ai appris, des choses, sur la Suisse, ce pays supposément démocratique et tout et tout...», s'étonne le graphiste de 45 ans.

Tout cela ne serait peut-être pas arrivé sans la méthode de travail, plutôt surprenante, de Pierre Neumann. En effet, au lieu de partir d'éléments visuels, de croquer des ébauches de maquettes, comme on pourrait s'y attendre, le graphiste a pris l'habitude de commencer sur des mots, des phrases, qu'il écrit de manière spontanée pour alimenter et approfondir sa réflexion sur le contenu qu'il a pour mission de livrer. Les vrais éléments à placer (texte, dessin, photo) n'entrent en jeu que dans un deuxième temps.

En héritier déclaré du graphisme suisse, une très ancienne tradition célèbre pour sa rigueur et sa précision, Neumann ne se laisse guère influencer par les récentes explosions du graphisme anglo-saxon et par ses délires nés de la typo sur ordinateur (comme les revues *Raygun*, *Wire*, *red*...). «Il fut un temps où j'achetais toutes les nouveautés, des piles de bouquins et de revues. J'en faisais des complexes, moi qui ne travaille guère sur ordinateur. Mais j'ai pris mes distances vis-à-vis de tout cela. Je me nourris de littérature, de peinture, de philosophie. Beaucoup de ce qui se fait aujourd'hui me paraît tourner à vide et rechercher l'effet pour l'effet. Pour moi, ce qui compte, c'est qu'il y ait une pensée derrière un travail graphique.»

Ce qui n'empêche nullement ses affiches d'atteindre un haut niveau d'esthétisme et un impact musclé. A force d'aller à l'essentiel, il sait faire venir l'essentiel à nous. «Peu mais bien, répète Pierre Neumann, telle est ma devise!» Une affaire à voir, au Centre de design, avant le 14 décembre.



Galerie de l'Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone : (514) 866-1255

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Les choix de la Galerie

Nos designers : Dominique Alary, David Burry, Michel Dallaire, François Dallegret, Martin De Blois, Koen de Winter, Maxe Fisher, Louise Goudreaux, Dan S. Hanganu, Hugo Hernandez, Jean-François Jacques, Michael Joannidis, Patricia Kehler, Claude Mauffette, Michel Morelli, Roxanne Ouellet, Harry Parnass.

Jean-Claude Poitras, Michael Santella, Pierre Tardif, Nelu Wolfensohn. Nos produits : Alessi, Artemide, Bodum, Carte-en-ciel, Danesco, Hot House, Inno Design, Koziol, Leonardo, Les Ateliers Lucifer, Micro Timebeam, Objets Objet, Richardt, Ritzenhoff, Splash, Stelton, Trudeau, Twergi, Umbra, Walker Dunham, Watercolour Designs, Zanimo.

Pensez à Noël ! Devenez membres de la Galerie de l'IDM. Une occasion de trouver des objets originaux à offrir. De connaître les designers qui les conçoivent. De profiter d'un escompte de 10% sur tous les objets à prix régulier jusqu'au 31 décembre 1997 (notre petit cadeau pour vous). Apportez-nous cette annonce au moment de votre prochaine visite.

Heures d'ouverture

Du lundi au samedi : de 11 h à 18 h
Dimanche : de 12 h à 17 h

Galerie

IDM